BnF Gallica

Les Petits voyageurs en Californie, par H. de Chavannes de La Giraudière

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Chavannes de La Giraudière, Hippolyte de (18..-19..). Les Petits voyageurs en Californie, par H. de Chavannes de La Giraudière. 1853.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

26 Pl.ce Vendôme
LEMOINE
Libraire

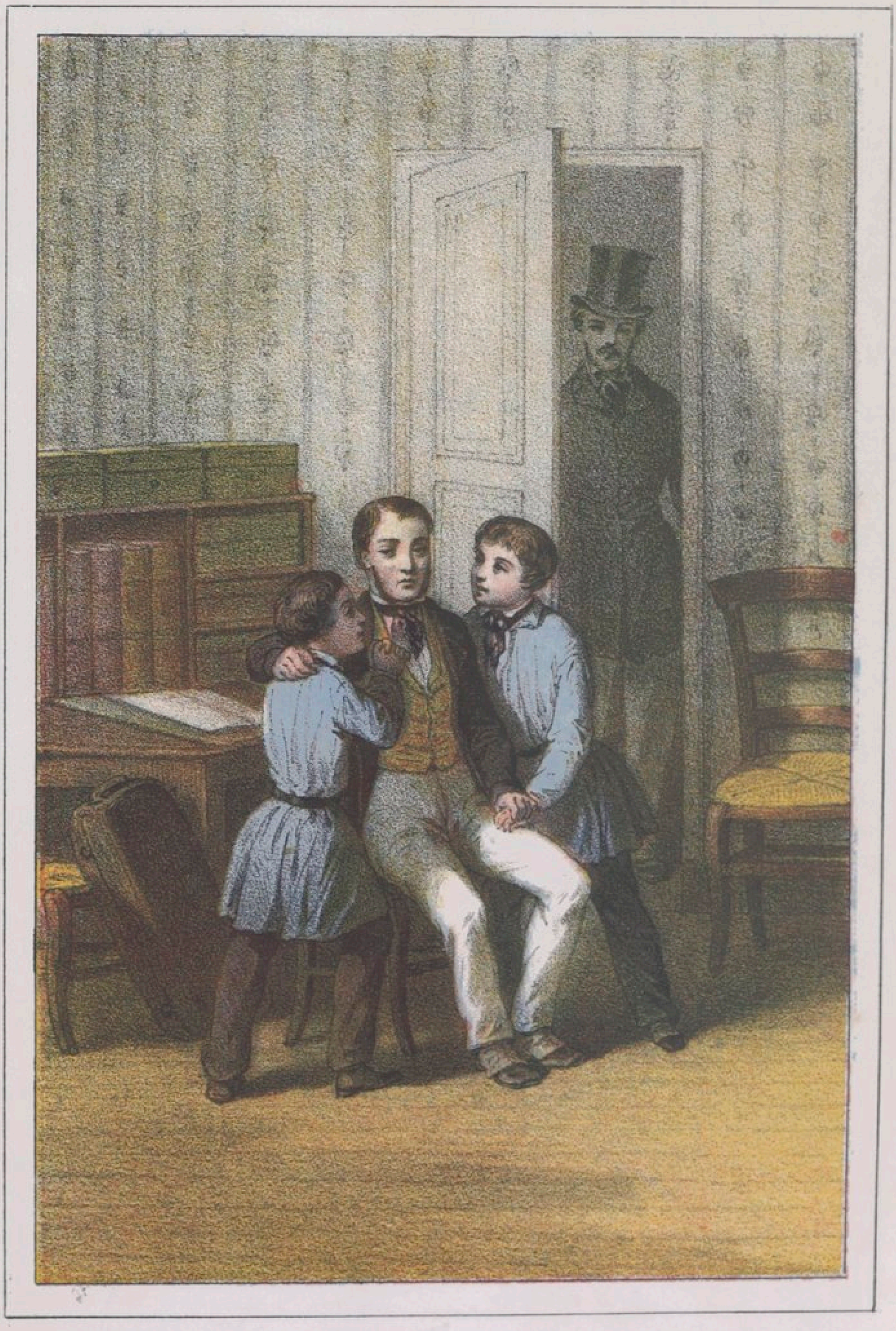
Donné par sa bonne Maman
de Party à Paul de Blondel
le 6 juin 1885

LES

PETITS VOYAGEURS

EN CALIFORNIE

Propriété des Éditeurs,



« Vous êtes trop heureux, mon cher, d'avoir de pareils enfants ! »

LES

PETITS VOYAGEURS

EN CALIFORNIE

PAR

H. DE CHAVANNES DE LA GIRAUDIÈRE.

TOURS

A^t MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

—

1853

R
CHA

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
PARIS

2755

LES

PETITS VOYAGEURS

EN CALIFORNIE

I

M. CANTON ET SES ENFANTS.

En 1848, M. Canton, fabricant de meubles à Paris, se vit en un seul jour complétement ruiné. Sa femme, déjà souffrante depuis longtemps, fut si frappée de ce coup subit qu'elle tomba dangereusement malade et mourut, laissant deux garçons, Vincent, qui avait quatorze ans, et Ar-

thur, qui venait d'atteindre sa douzième année.

Je ne raconterai pas la cause de la ruine de M. Canton, ce serait trop long et trop difficile à vous expliquer clairement, mes chers lecteurs: je vous dirai seulement que, dans ces tristes circonstances, le digne fabricant se montra ce qu'il avait toujours été, un parfait honnête homme. Tout le monde le plaignit, et ses créanciers eurent pour lui les plus grands égards.

Quand M. Canton eut réglé ses comptes et abandonné tout ce qu'il possédait, il se trouva dans un terrible embarras. S'il avait été seul, il se fût facilement tiré d'affaire; mais il ne devait pas seulement songer à lui; ses deux enfants étaient encore trop jeunes pour gagner leur vie.

Après bien des démarches inutiles pour se procurer un emploi dans une fabrique ou dans une maison de commerce, M. Canton eut le bonheur de rencontrer un ancien ami qui lui conseilla d'aller tenter la fortune en Californie, et lui offrit une somme d'argent assez ronde pour effectuer ce voyage dans de bonnes conditions. M. Canton ayant fait remarquer à son ami qu'il lui était très-difficile de s'expatrier à cause de ses enfants, cet ami lui répondit que rien n'était plus simple que de mettre ses deux garçons en pension à Paris, et qu'il se chargerait volontiers d'aller les voir de temps en temps et de veiller à tous leurs besoins.

M. Canton, malgré le chagrin que lui causait la seule pensée de s'éloigner de ses enfants, se voyait

dans une si triste position, qu'il n'osa pas rejeter la proposition de son ami; il lui demanda cependant quelques jours pour y réfléchir mûrement.

Vincent et Arthur avaient assisté à la conversation de leur père avec son ami. Dès que celui-ci eut pris son chapeau et fut parti, ils se levèrent tous les deux et se jetèrent, en fondant en larmes, dans les bras de leur père.

« Mon cher père, dit Vincent, quand ses sanglots lui permirent de parler, n'écoute pas ce méchant homme qui te conseille de nous laisser seuls à Paris et de t'en aller à je ne sais combien de mille lieues d'ici. Est-ce que nous pourrions vivre sans toi?

— Mes pauvres enfants, répondit M. Canton, vous me fendez le cœur; vous êtes encore bien jeunes, et

cependant vous devez comprendre que, dans la position où je me trouve ainsi que vous, je dois prendre un grand parti. J'ai perdu, vous le savez, tout ce que je possédais. Depuis plus de six mois je cherche inutilement à me caser dans une fabrique, et les affaires vont si mal, que j'ai toutes les peines du monde à trouver de l'ouvrage comme simple ouvrier. Malgré les privations que nous nous imposons chaque jour, la petite somme d'argent provenant de la vente des objets que mes créanciers nous ont laissés diminue, et bientôt nous serons sans ressources; et si alors l'ouvrage venait à me manquer tout à fait, que deviendrions-nous !

C'est lorsque nous sommes dans une passe aussi critique qu'un de mes anciens amis me propose de

me fournir les moyens d'aller tenter la fortune en Californie : comment voulez-vous que je n'accepte pas son offre ? Ne serait-ce pas, en quelque sorte, repousser la dernière planche de salut que le bon Dieu me présentait ?

— Eh bien! s'écria Arthur que son père avait pris sur ses genoux, si tu veux aller en Californie, tu nous emmèneras avec toi, et nous chercherons de l'or ensemble! nous ne voulons pas t'abandonner : qui est-ce qui te soignerait si tu devenais malade ?

— Y pensez-vous, mes chers enfants! m'accompagner dans un pareil voyage! ce serait au-dessus de vos forces. Vous ne savez pas quelles fatigues, quelles privations attendent ceux qui vont comme moi à la recherche de l'or. D'abord il faut rester

près de six mois sur mer, rien que pour gagner le port de San-Francisco en Californie, et cette longue traversée est peut-être la partie la moins pénible du voyage de ceux qui veulent gagner les mines situées dans l'intérieur des terres.

— Qu'est-ce que cela nous fait, dit Vincent avec énergie, d'être longtemps sur mer, puisque nous y serons avec toi ! Si nous faisons naufrage, nous mourrons au moins tous ensemble, et nous irons dans le ciel rejoindre maman. Je t'ai souvent entendu parler de la Californie et assurer, d'après des personnes dignes de foi qui y ont été, que le pays n'était pas du tout malsain pour ceux qui prennent les précautions voulues. Nous jouissons d'une excellente santé, nous sommes très-vigoureux pour notre âge, nous avons

du courage, et un travail approprié à nos forces ne nous effraie point, n'est-ce pas, mon frère ?

— J'aimerais mieux manger avec papa du pain sec, ne boire que de l'eau et gratter la terre du matin au soir, que de vivre ici comme un prince et de jouer toute la journée !

— Eh bien! dit M. Canton, puisqu'il en est ainsi, nous ne nous séparerons pas, mes chers enfants. Je resterai à Paris, et je remercierai mon ami de ses offres généreuses. Je ne parviendrai certainement pas en travaillant comme un simple ouvrier ébéniste à rétablir ma fortune, mais peut-être trouverai-je à gagner assez pour nous faire vivre tous les trois en attendant que vous puissiez gagner quelque chose de votre côté.

— En ce cas, dit Vincent, j'aime encore mieux que tu partes, et que tu nous laisses à Paris. Nous ne voulons pas être un obstacle à ta fortune ; nous ne voulons pas qu'à cause de nous tu refuses des offres qui te semblent si avantageuses : tant pis si le chagrin et l'inquiétude nous tuent.

— Mais pourquoi ne pas nous emmener ? reprit Arthur en sanglotant : nous serions si forts tous les trois ; rien ne pourrait nous abattre ni nous décourager ! »

Quoique l'ami en se retirant eût fermé derrière lui la porte de la modeste chambre qui formait tout le logement de M. Canton et de ses enfants, il avait entendu la douloureuse exclamation de Vincent avant de descendre l'escalier. La curiosité l'avait ensuite retenu sur le palier,

en sorte qu'il ne perdit pas un mot de la conversation qui précède.

Touché des nobles sentiments et de l'affection si profonde et si vraie qu'Arthur et Vincent portaient à leur père, il rentra brusquement dans la chambre, et dit à M. Canton : « Vous êtes trop heureux, mon cher, d'avoir de pareils enfants ; j'ai entendu tout ce qu'ils viennent de dire, et j'en suis délicieusement ému. Arthur a raison quand il s'écrie qu'à vous trois vous serez assez forts pour qu'aucun obstacle ne puisse ni vous abattre, ni vous décourager. Partez ensemble, je vous en procurerai les moyens, et Dieu, j'en suis sûr, bénira votre confiance en lui et les doux sentiments d'affection qui vous unissent. »

II

TRAVERSÉE DU HAVRE A NEW-YORK.

Six semaines plus tard, M. Canton, Vincent et Arthur descendaient du wagon qui les avait conduits de Paris au Havre, où ils devaient s'embarquer pour New-York; car M. Canton, pour gagner du temps, s'était décidé à se rendre à San-Francisco par l'isthme de Panama. Ce chemin

est beaucoup plus court que celui que suivent les bâtiments qui font le tour de l'Amérique méridionale et doublent le cap Horn. Ce dernier trajet est, en effet, de vingt-huit mille kilomètres, et exige une navigation de cinq à six mois. Par l'isthme de Panama, au contraire, la distance à parcourir est presque de moitié moins longue, et de plus un service de bateaux à vapeur l'abrége encore par la régularité de la marche des paquebots.

M. Canton aurait pu trouver au Havre un navire qui l'eût transporté à Panama en droiture, comme disent les marins ; mais il préféra se rendre d'abord à New-York pour y retenir sa place sur le bateau à vapeur qui fait le service entre l'isthme de Panama et San-Francisco. Sans cette précaution, il

eût été exposé à séjourner pendant plusieurs mois dans l'isthme, par suite de l'excessive affluence des voyageurs. En passant par New-York, il avait le très-grand avantage d'assurer ses places au siége même de la compagnie américaine des paquebots sur l'océan Pacifique.

Ce fut le 1er mars 1849 que M. Canton et ses deux fils s'embarquèrent sur l'*Albany*. C'était un magnifique navire de six cents tonneaux, appartenant à la marine américaine, et qui faisait habituellement le trajet entre le Havre et New-York. Quoique l'*Albany* ne fût pas spécialement destiné au transport des passagers, comme les paquebots, il avait sur l'arrière une dunette divisée en plusieurs petits cabinets qui contenaient chacun deux lits placés l'un au-dessus de

l'autre, une armoire à plusieurs rayons, des porte-manteaux, un lavabo garni de tous ses accessoires, une chaise et un pupitre pour écrire. Ces cabinets, dont le vrai nom est *cabines*, étaient rangés des deux côtés d'une chambre assez spacieuse dans laquelle s'ouvraient leurs portes. Cette chambre servait de salle commune pour les passagers et les officiers du bâtiment; c'était à la fois le salon et la salle à manger.

M. Canton choisit une cabine pour lui seul, et installa Vincent et Arthur dans celle qui se trouvait à côté de la sienne.

Comme le navire devait partir pendant la nuit, à l'heure de la marée, et que ses enfants étaient très-fatigués, parce qu'ils avaient passé la nuit précédente en chemin de fer, M. Canton les conduisit à bord de

l'*Albany* vers les neuf heures du soir, et leur conseilla de se coucher. Arthur et Vincent auraient bien voulu jouir du spectacle si nouveau pour eux que leur offrirait l'appareillage du navire qui les portait ; mais leur père leur représenta qu'ils ne verraient pas grand'chose puisqu'il ferait nuit, et qu'il pourrait leur arriver quelque accident au milieu des manœuvres multipliées d'un appareillage nocturne. « Vous avez d'ailleurs, ajouta M. Canton, un tel besoin de sommeil, que vous dormez debout. »

Arthur et Vincent entrèrent dans leur cabine, et se récrièrent aussitôt sur son exiguïté. « Nous ne pourrons jamais nous déshabiller là-dedans, dit Arthur, nous n'avons pas seulement la place de nous retourner !

— Je le crois bien, répondit M. Canton, si vous ne commencez pas par ranger tous ces paquets que vous avez laissés au milieu de votre appartement. Videz-moi ces deux sacs de nuit et votre malle, casez-en le contenu dans votre armoire et sur vos tablettes, accrochez vos habits au porte-manteau, et quand votre malle et vos sacs seront vides, mettez-les à la porte de votre cabine, où je les ferai prendre par le mousse, qui les serrera jusqu'à notre arrivée à New-York. »

Nos deux jeunes gens se mirent aussitôt à l'ouvrage. Arthur fouillait dans la malle et tendait à son frère les objets qu'il en retirait. Celui-ci, d'après leur volume et leur nature, tâchait de leur trouver une place convenable ; car il ne s'agissait pas uniquement de les loger, mais aussi

de les arranger de manière à ne pas être obligé de déplacer vingt objets pour atteindre celui dont son frère ou lui aurait besoin. Au bout d'une heure de travail, Vincent, après avoir plusieurs fois changé son système de distribution, était non-seulement parvenu, à son grand étonnement, à caser les chemises, les bas, les mouchoirs, les chaussures, avec un ordre qui eût fait envie à la maîtresse de maison la plus difficile, mais à réserver plusieurs petits coins pour les livres, les boîtes et tous ces riens auxquels les écoliers attachent tant de prix, et qu'ils appellent pompeusement *leurs affaires*.

Quand cet emménagement fut terminé, et quand la cabine fut débarrassée de la malle, du sac de nuit et de deux ou trois paquets, Vincent et Arthur s'y trouvèrent presque à

l'aise, et après avoir fait leurs prières du soir, ils se couchèrent dans les deux espèces de tiroirs superposés qui tiennent lieu de lits dans les bâtiments, et où ils se trouvèrent beaucoup mieux qu'ils ne l'avaient cru avant de s'y étendre.

Pendant quelques minutes ils causèrent de choses et d'autres, mais bientôt Arthur cessa de répondre à une question de son frère : il s'était endormi. Alors Vincent souffla la bougie et ne tarda pas à faire comme Arthur.

Ils dormaient encore d'un profond sommeil lorsqu'ils furent éveillés par la voix de leur père, qui leur disait :

« Hé bien ! hé bien ! est-ce que vous comptez dormir jusqu'en Amérique ? Levez-vous vite si vous voulez dire adieu à l'Europe.

— Nous sommes donc partis ? demanda Arthur.

— Sans doute, puisque la beauté du temps nous permet seule de voir encore la côte de France.

— Voilà une agréable manière de voyager, dit Vincent. On dort très-tranquillement dans un bon lit, et l'on fait route sans s'en apercevoir... Vite, Arthur, levons-nous, et allons voir ce qui se passe là-haut. »

En prononçant ces paroles, Vincent sauta lestement par terre. Mais en mettant le pied sur le plancher, il perdit l'équilibre, et n'eut que le temps, pour ne pas tomber, de s'accrocher des deux mains au rebord de son lit.

« Ho ! ho ! dit-il, il paraît que je n'ai pas encore le pied marin ! Étant couché, je croyais tout bon-

nement que c'était mon lit qui était en pente, mais c'est le navire tout entier. Ainsi, Arthur, défie-t'en quand tu te lèveras; car j'ai manqué de l'apprendre aux dépens de mon front. »

Les deux frères, quoique les mouvements du navire légèrement incliné fussent très-moelleux et peu sensibles, éprouvèrent une certaine difficulté à vaquer au soin de leur toilette. Arthur en passant son pantalon trébucha et trouva fort à propos la cloison pour le soutenir. Cet apprentissage de la vie maritime amusa, du reste, beaucoup nos jeunes gens, à qui chaque faux pas fournissait le sujet d'une plaisanterie ou d'un éclat de rire.

Quand ils furent habillés, ils sortirent de leur cabine, et ne trouvèrent dans la salle commune qu'un

domestique qui mettait sur la table des tasses et tout ce qui était nécessaire pour prendre le thé. Ce domestique leur dit que M. Canton se promenait sur le pont. A peine eurent-ils mis le pied hors de la chambre, qu'ils virent leur père au milieu d'un groupe de passagers. Vincent et Arthur coururent vers lui et l'embrassèrent. M. Canton présenta ses enfants à ses compagnons de voyage, parmi lesquels se trouvait une dame. La physionomie franche et ouverte de nos jeunes gens prévint chacun en leur faveur, et la dame surtout leur témoigna un intérêt marqué.

Après avoir satisfait aux devoirs de la politesse et répondu convenablement à plusieurs questions qu'on leur adressa, les deux frères se retirèrent un peu à l'écart, et se mirent à promener autour d'eux leurs re-

gards curieux et surpris, et à se communiquer mutuellement leurs impressions.

La première chose que leurs yeux cherchèrent, ce fut le Havre et le rivage qu'ils venaient de quitter. Pendant quelques instants, ils ne virent de tous côtés que l'immense Océan. En vain interrogeaient-ils les profondeurs de l'horizon, ils n'y découvraient çà et là que de longues traînées de nuages qui semblaient reposer sur la mer. Enfin Arthur découvrit une petite ligne grise qui se détachait dans le sud-est, et eut beaucoup de peine à la faire apercevoir à Vincent. Celui-ci, trompé par la direction que suivait le navire, qui courait dans le nord-ouest, prétendit que la terre ne devait pas se trouver de ce côté-là, mais derrière le bâtiment, qui s'en éloignait,

et il voulut persuader à Arthur que ce qu'il prenait pour la terre n'était qu'une bande de nuages.

Cette discussion aurait peut-être duré longtemps, si M. Canton, qui se rapprocha de ses fils, ne l'eût terminée en donnant raison aux yeux perçants d'Arthur, et en expliquant à Vincent la route que tenait le navire.

« Quand vous voudrez la connaître, ajouta M. Canton, vous n'aurez qu'à jeter un coup d'œil sur la boussole, qui se trouve là-bas devant le timonier, et son aiguille vous l'indiquera toujours d'une manière certaine. »

Vincent et Arthur employèrent la première journée qu'ils passèrent à bord à examiner le navire et à se rendre compte de la disposition et de l'effet des voiles. Tout ce qu'ils

observaient était pour eux un sujet d'étonnement et d'admiration. Ce qui les frappait le plus, c'était de voir avec quelle facilité, quelle précision une masse pareille obéissait à la main du timonier comme un cheval bien dressé. Trois ou quatre fois le navire vira de bord, et ce fut un spectacle saisissant pour nos deux jeunes gens que celui que leur offrirent les trois pyramides de voiles superposées que soutenait la triple mâture du bâtiment, pivotant avec leurs vergues. L'évolution de toutes ces voiles, exécutée par quelques matelots qui maîtrisaient avec autant de rapidité que d'aisance la force immense contenue en elles, cette évolution, dis-je, parut à Arthur et à Vincent la plus grande preuve de la puissance humaine dont ils eussent encore été témoins.

Je regrette bien, chers lecteurs, que les limites que je dois m'imposer ne me permettent pas de vous raconter en détail, et jour par jour, comment les deux frères employèrent leur temps pendant la traversée du Havre à New-York. Sans parler de toutes les choses qu'ils apprirent, grâce aux explications que leur donnèrent M. Canton et le capitaine du bâtiment, qui s'exprimait parfaitement en français, ils se familiarisèrent avec le grand art de la navigation et parvinrent à se former une idée générale, et cependant exacte, de la construction d'un navire, du mécanisme de son gréement, de l'effet de ses voiles, de ses diverses allures, des procédés par lesquels le capitaine et ses officiers dirigent leur route et estiment les distances parcourues.

Arthur et Vincent n'avaient jamais vu ni mer ni navires avant d'arriver au Havre ; ils en étaient, par conséquent, à leur première traversée, et cependant, bien loin de ressembler à ces voyageurs qui ont fait presque le tour du monde sans se rendre compte de la merveilleuse machine qui les a transportés à travers l'Océan, Arthur et Vincent, en touchant au sol américain, savaient tout ce que doit savoir en marine un homme qui n'en fait pas son métier.

Le trente-deuxième jour après leur départ de France, le navire jeta l'ancre dans la baie de New-York, l'une des plus belles, des plus vastes et des plus sûres de l'univers ; le navire qui s'engage dans cette baie en franchissant le détroit de Narrows, par lequel elle commu-

nique avec l'Océan, jouit d'un coup d'œil ravissant. Il s'avance ayant à droite et à gauche une campagne verdoyante parsemée de fermes, de maisons de plaisance et de gros villages. Les arbres qui ombragent les côtes semblent, à une certaine distance, descendre jusque dans les eaux de la baie. Devant lui se dressent les clochers de la capitale des États-Unis, et, tout à fait dans le fond, les bords escarpés de l'Hudson, rivière importante, qui, au moyen de quelques travaux de canalisation, met la ville de New-York en communication avec le lac Érié et le lac Ontario.

Pendant le peu de jours que M. Canton fut obligé de séjourner à New-York pour assurer ses places sur les paquebots de la mer Pacifique et attendre le départ du bateau

à vapeur de Chagres, il consacra quelques heures à visiter New-York avec ses fils. Arthur et Vincent admirèrent la régularité de cette ville populeuse et florissante, dont la plupart des rues se coupent à angle droit. En voyant ses entrepôts, ses immenses magasins, ses édifices vastes et élégants, ses maisons monumentales, les montagnes de marchandises que chargeaient ou déchargeaient une multitude de navires sous tous pavillons, ils ne pouvaient comprendre comment cette cité, qui, d'après ce que leur disait leur père, n'était, il y a moins de cent ans, qu'une agglomération de constructions en bois séparées par des rues sales et étroites où se pressait une population s'élevant à peine à vingt mille personnes, ils ne pouvaient comprendre, dis-je,

comment cette cité avait pu, en si peu d'années, prendre un tel accroissement, changer si complétement d'aspect, et devenir un des ports les plus importants du monde ntier.

Mais la chose qui trompa singulièrement les prévisions d'Arthur et de son frère, quand ils débarquèrent en Amérique, ce fut non-seulement de rencontrer une ville qui ne différait en rien des villes européennes, et dont les habitants, habillés comme à Paris, paraissaient avoir la même manière de vivre que les négociants du Havre, mais de rencontrer, dans une rapide excursion à la campagne, les mêmes arbres, les mêmes fruits, les mêmes animaux domestiques qu'en Normandie. Nos jeunes gens s'étaient imaginé qu'en mettant le pied de l'autre côté de l'At-

lantique ils allaient se trouver dans un monde entièrement nouveau, et ils se demandaient s'ils étaient bien réellement à près de huit mille kilomètres des rivages de France.

Il est certain qu'un examen plus attentif et plus approfondi leur eût fait apercevoir que, quoique située sous un climat qui ne diffère pas sensiblement de celui de la France, la partie du continent américain où ils étaient descendus avait des productions, une agriculture et une physionomie qui lui étaient propres; mais pour saisir ces nuances d'un premier coup d'œil, jeté, pour ainsi dire, en courant, il aurait fallu des esprits plus mûrs et plus habitués à l'observation que ceux d'Arthur et de Vincent.

III

TRAVERSÉE DE NEW-YORK A CHAGRES.

Le jour de leur départ pour Chagres arriva ; cette fois ce n'était plus sur un navire à voiles qu'ils devaient s'embarquer, mais sur un superbe bateau à vapeur, dont la puissante machine représentait la force de deux cent cinquante chevaux. Ce bateau ne faisait pas habi-

tuellement cette navigation; il avait été construit pour établir un service régulier entre l'Angleterre et l'Amérique, et tout avait été mis en œuvre pour le rendre digne de sa destination.

Nos jeunes gens admirèrent ses vastes emménagements, sa chambre resplendissante de glaces, décorée avec le luxe des plus riches salons, et dont les portes, les panneaux, les colonnettes, les corniches étaient travaillés avec une délicatesse exquise. Tous les bois semblaient avoir été mis à contribution pour déguiser la robuste charpente du navire sous de légères boiseries où l'érable si blanc, le citronnier aux reflets dorés, l'acajou, le palissandre et l'ébène mariaient leurs couleurs.

Quand la machine se mit en mouvement et que ses pistons firent

tourner l'arbre armé de ses immenses roues à palettes qui fouettaient la mer, un frémissement intime parcourut le bâtiment, comme si la force prodigieuse qui le poussait en avant eût menacé toutes ses jointures d'une dislocation imminente. Cette cheminée qui vomissait des torrents de fumée, ces sifflements de la vapeur, ce pont qui tremblait sous leurs pas, ces ronflements confus qui résultaient du frottement et du jeu de tant de leviers et d'engrenages, tout cela impressionna les fils de M. Canton encore plus vivement qu'ils ne l'avaient été par les manœuvres du navire à voiles. Ils ne laissèrent aucun repos à leur père jusqu'à ce qu'il leur eût expliqué le merveilleux mécanisme du corps de cet esclave aux membres de fer, dont la vapeur était l'âme, et qui, malgré

le vent, la marée et les flots, imprimait au bateau une vitesse de dix kilomètres à l'heure.

Du Havre à New-York, malgré la grande distance qui sépare ces deux villes, nos jeunes voyageurs n'avaient éprouvé aucune de ces variations de température qui caractérisent les climats différents, parce que, si la ville des États-Unis se trouve placée de huit degrés plus près de l'équateur, à l'époque où ils y arrivèrent il n'y fait guère plus chaud qu'en France.

Mais au bout de trois jours de navigation dans le sud, Vincent et Arthur commencèrent à s'apercevoir qu'ils approchaient de la zone torride. Les rayons du soleil étaient d'une ardeur telle, qu'ils ne s'en faisaient aucune idée auparavant; le matin et le soir le jour naissait et

mourait avec une rapidité qui les surprenait toujours. A peine le soleil se cachait-il à l'horizon, que presque aussitôt le ciel paraissait parsemé d'étoiles. La nuit succédait au jour et le jour à la nuit sans cette transition que nous appelons aube et crépuscule, et qui, par une belle nuit d'été, dure si longtemps. Ils remarquèrent aussi le bleu à la fois éclatant et foncé du firmament et l'intensité de la lumière, qui inondait tous les objets et augmentait leur relief par la vigueur et la crudité de leurs ombres.

Le septième jour après avoir quitté New-York, le bateau qui les portait entra dans le golfe du Mexique. Ce jour-là, la température s'éleva d'une manière extraordinaire; les ferrures qui se trouvaient sur le pont, exposées en plein soleil, étaient trop

chaudes pour qu'on pût y appliquer la main. Un orage épouvantable, accompagné de torrents de pluie, éclata dans la soirée ; jamais Vincent et Arthur n'avaient entendu des roulements si formidables, contemplé un ciel si enflammé, ni vu tomber en quelques heures une pareille quantité d'eau. Ce bouleversement des éléments fut heureusement de peu de durée. Le vent, après s'être déchaîné avec furie et avoir soufflé de tous les points de l'horizon, se calma comme par enchantement; les nuages amoncelés par la tempête descendirent derrière l'horizon, la lune se leva claire et brillante, et sans la mer, qui avait été trop profondément soulevée pour que ses vagues ne survécussent pas à la cause qui les avait produites, on ne se serait jamais douté à minuit qu'à neuf

heures du soir la tempête était dans toute sa violence.

Le surlendemain, au matin, le bateau jetait l'ancre à l'embouchure de la rivière de Chagres.

IV

DE CHAGRES A PANAMA.

Dès que le bateau avait été assez près de la terre pour apercevoir distinctement la côte, Arthur et Vincent n'avaient pu en détacher leurs yeux. Pour la première fois ils voyaient des arbres inconnus, dont le port et le feuillage n'avaient rien de commun avec les arbres d'Europe.

Les cocotiers surtout, qui s'élevaient dans les airs avec leur couronne de palmes longues de quatre à cinq mètres, fixaient leur attention.

Bientôt un canot vint prendre M. Canton et ses fils, et les conduisit à terre avec leurs bagages. Ils débarquèrent à Chagres même. Nos voyageurs s'étaient attendus à trouver une ville peu importante, il est vrai, mais ayant quelque ressemblance avec nos cités européennes : que trouvèrent-ils au lieu de cela ? Une bourgade composée d'une cinquantaine de chétives maisons de bois, couvertes avec des joncs et des feuilles de palmier.

Comme Chagres est peut-être l'endroit le plus malsain du monde, parce qu'une excessive chaleur s'y combine avec une humidité aussi grande, M. Canton avait pris ses

mesures pour séjourner le moins possible dans cet affreux foyer de la fièvre jaune. Le jour même de son arrivée, il s'entendit avec un Espagnol pour lequel on lui avait remis une lettre de recommandation, et celui-ci lui procura sur-le-champ une pirogue conduite par un patron et deux rameurs.

La pirogue dans laquelle M. Canton s'embarqua avec ses deux fils et ses bagages était construite avec un seul tronc d'un arbre du pays nommé *quipo ;* elle avait cependant douze mètres de longueur sur deux mètres de largeur ou de *bau*.

Le patron, qui demanda pour un trajet de quatre-vingts kilomètres, en tenant compte des sinuosités de la rivière, un prix exorbitant, promit à M. Canton de le conduire à Cruces en deux jours.

Cruces est un bourg encore éloigné de Panama de vingt-quatre kilomètres, et la rivière de Chagres cesse d'y être navigable.

Quand M. Canton arriva à Chagres, il s'y trouvait plusieurs centaines de voyageurs impatients de partir, et qui malgré tous leurs efforts ne pouvaient parvenir à se procurer des embarcations, dont le nombre était tout à fait insuffisant. Quelques-uns prirent un parti désespéré, et résolurent de se rendre à pied à Cruces. M. Canton apprit plus tard que sur vingt-deux personnes qui composaient cette caravane, une seule parvint à gagner Panama. Deux causes avaient occasionné cet affreux sinistre : l'abandon des guides et des muletiers, qui s'étaient enfuis emportant vivres et bagages, et l'insalubrité du climat.

Le lendemain, au point du jour, a pirogue se mit en route. Une petite tente déployée à l'arrière et sous laquelle il était impossible de se tenir debout à cause de son peu d'élévation, était le seul abri qu'eussent nos trois voyageurs contre un soleil brûlant; et à peine s'y furent-ils réfugiés, qu'ils s'en virent chassés ar la chaleur étouffante et concentrée qui régnait dans un espace aussi resserré. Qu'il y avait loin de cette sale embarcation, dont les parois étaient tout imprégnées de l'odeur et de la graisse des cuirs qu'elle avait transportés récemment, au magnifique bateau à vapeur que nos voyageurs venaient de quitter !

La pirogue, obligée de refouler un courant rapide, s'avançait péniblement tantôt à force de rames, tantôt poussée par les perches que

les trois mariniers appuyaient sur le fond.

Pendant la première heure qui suivit le départ, Vincent et Arthur étaient tellement occupés à considérer les deux rives de la rivière, bordées d'une forêt touffue où fourmillaient des oiseaux au plumage éclatant, qu'ils ne s'aperçurent pas des incommodités inséparables d'un voyage dans de si mauvaises conditions. Pendant qu'ils se montraient l'un à l'autre des arbres gigantesques, des plantes aux formes bizarres, des singes sautant de branche en branche, des caïmans qui dormaient au soleil, ils ne sentaient ni les vapeurs nauséabondes qui empestaient l'air, ni la pesanteur de l'atmosphère. Mais quand leurs yeux se furent rassasiés d'un spectacle qui se reproduisait sans cesse, ils

commencèrent à trouver l'air bien lourd, le banc où ils étaient assis trop étroit et le bourdonnement des insectes altérés de leur sang, et qu'ils chassaient à grand'peine, très-importun.

« Mes enfants, leur dit M. Canton, jusqu'à ce jour notre voyage n'a été qu'une partie de plaisir ; mais nous voici arrivés au moment de déployer tout ce que nous avons en nous de constance, de courage et de patience. Si l'un de nous faillit, s'abandonne, au lieu de redoubler d'énergie à chaque obstacle qui se dressera devant nous, à chaque privation, à chaque souffrance que nous éprouverons, nous sommes perdus ; car nous ne pouvons plus reculer, et dans les circonstances difficiles au milieu desquelles nous allons nous trouver, ce n'est pas de

trop que chacun de nous paie bravement de sa personne. Le premier qui manquera de fermeté entraînera donc la perte des deux autres. Rappelez-vous bien ceci, mes enfants, et que cette pensée vous soutienne contre tout ce qui peut nous arriver. Espérons, d'ailleurs, que le bon Dieu, en qui nous avons placé notre confiance, daignera ne mesurer nos épreuves qu'aux forces qu'il a mises en nous. »

Ce peu de paroles prononcées d'un ton mâle et décidé, firent une grande impression sur les jeunes gens. M. Canton, en leur parlant comme il eût parlé à des hommes, les releva pour ainsi dire à leurs propres yeux, et ils se sentirent plus forts et plus résolus que jamais.

A mesure que la pirogue s'engageait dans l'intérieur des terres,

les arbres qui couvraient les rivages de la rivière devenaient plus rapprochés ; souvent ils formaient une masse de verdure tellement compacte, que l'on ne pouvait distinguer ni les troncs des arbres, ni la tige des plantes. C'était un inextricable fouillis, une muraille vivante à travers laquelle on n'eût pu se frayer un passage que la hache et la scie à la main.

Vers les trois heures de l'après-midi, le patron de la pirogue, qui parlait à peine français, appuyant une main sur l'épaule de M. Canton pour attirer son attention, lui montra de l'autre main une espèce de brume qui envahissait lentement le ciel et ternissait son éclat.

« Mauvais, lui dit-il, en faisant une grimace très-significative ; de l'eau, beaucoup d'eau ! »

Cette prévision du marinier ne fut pas longtemps à se réaliser. Bientôt des nuages poussés avec une rapidité effrayante par un vent que les voyageurs ne sentaient pas, s'amoncelèrent sur leurs têtes, et ne tardèrent pas à se fondre en torrents de pluie.

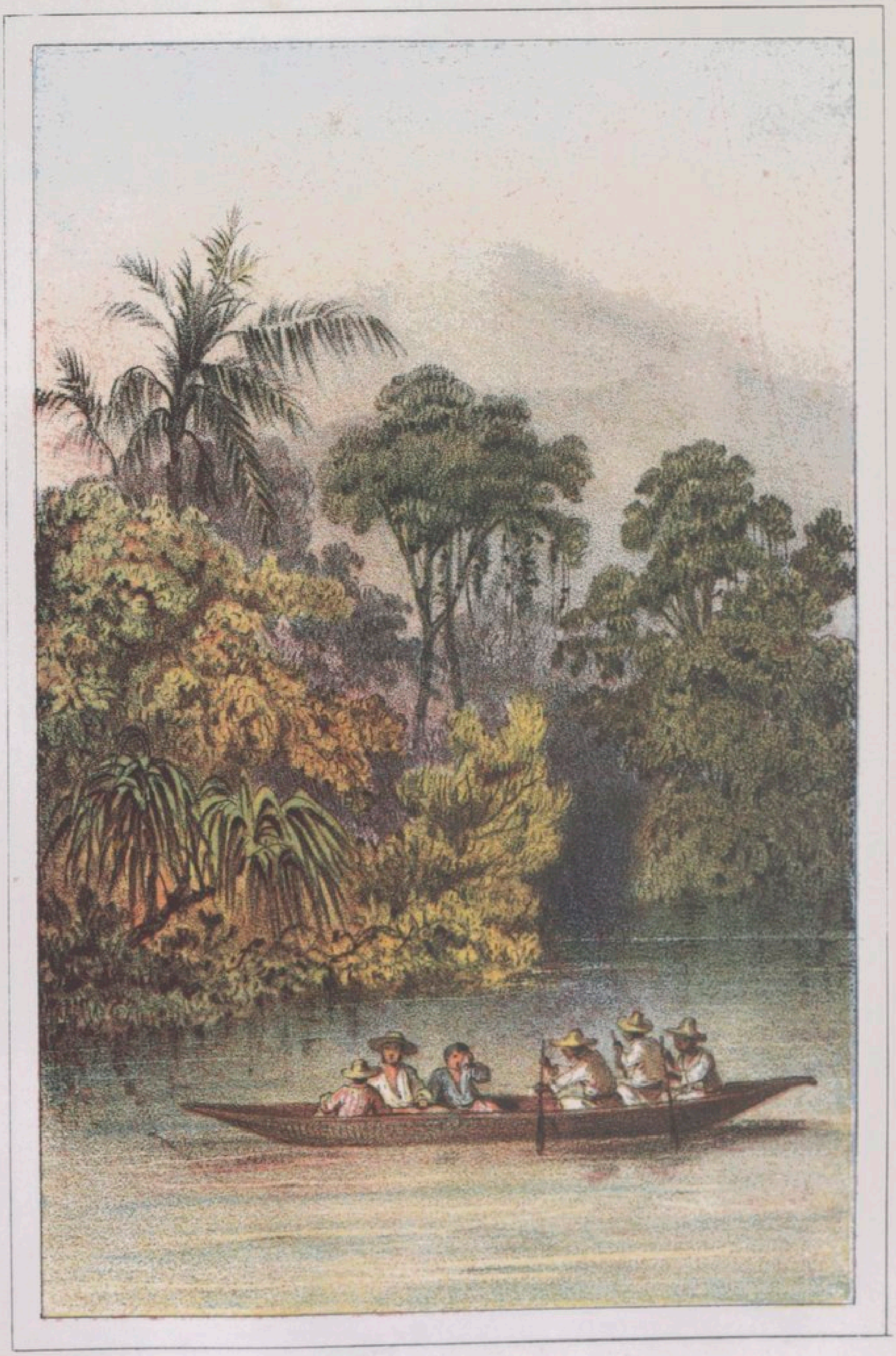
Comme ces averses n'étaient accompagnées ni de vent ni de tonnerre, M. Canton et ses fils, qui s'étaient réfugiés sous la tente, ne s'en inquiétèrent pas beaucoup : leurs bagages, leurs provisions, leurs vivres, étaient emballés de manière à braver toute humidité, et pour eux-mêmes la toile goudronnée de la cabane les préservait complétement de la pluie. Ils attendaient donc avec patience le retour du soleil, croyant en être quittes pour une réclusion

momentanée dans une niche juste assez grande pour les contenir.

L'eau n'eut pas plutôt cessé de tomber qu'ils se hâtèrent de se tirer de dessous la tente, d'où ils sortirent baignés de sueur. C'est alors seulement qu'ils comprirent le véritable sens qu'ils eussent dû attacher aux paroles de leur patron. Avant la pluie, la chaleur était brûlante, il est vrai, l'air lourd; mais après la pluie ce fut bien autre chose. En tombant sur les nombreux marécages qui avoisinaient la rivière, et sur les débris de toute espèce dont ses bords étaient jonchés, ces grosses averses avaient remué la vase des premiers, et délayé les seconds. Aussitôt une masse énorme de gaz putrides, d'émanations sulfureuses, s'éleva de ces foyers d'infection et se répandit dans l'atmosphère.

A chaque aspiration, nos voyageurs croyaient avaler non pas de l'air, mais une vapeur épaisse aussi désagréable au goût qu'à l'odorat.

Tant qu'il avait plu, ils n'avaient entendu d'autre bruit que le bruissement sonore et régulier de l'eau tombant rapide et drue dans la rivière et sur le feuillage ; mais dès que les nuages eurent versé leur dernière goutte, un concert infernal qu'aucune plume ne peut décrire, qu'aucune expression ne peut rendre, éclata tout à coup : le croassement des grenouilles et des crapauds, le bourdonnement de myriades d'insectes, les clameurs discordantes des singes, les sifflements des serpents, se mêlaient aux cris assourdissants des oiseaux, que dominaient les notes stridentes des perroquets.



Plutôt affaissés qu'assis sur leurs bancs, ils sentaient tous les ressorts de leur organisation se détendre.

Plutôt affaissés qu'assis sur leurs bancs, M. Canton, Vincent et son frère sentaient tous les ressorts de leur organisation se détendre, leur tête appesantie leur semblait d'un poids énorme, leurs oreilles tintaient, leur vue se troublait et le cœur leur venait sur les lèvres.

En les voyant dans ce triste état, le patron de la pirogue, sur qui les miasmes de ce pays, si fatal aux étrangers, avaient moins de prise, parce qu'il était né dans l'isthme, dit à M. Canton :

« Rien, rien que cela, Senor ! Bonne tasse de café, et plus malade !... »

M. Canton prit machinalement, dans une petite valise de cuir qu'il gardait toujours à sa portée, une fiole contenant de l'essence de café. Il en versa quelques gouttes dans

un gobelet d'étain, le remplit d'eau et le présenta à Vincent, qui en but trois gorgées, et le repassa à Arthur. Celui-ci fit comme Vincent, et remit le vase à son père, qui acheva de le vider.

Ce breuvage, fort recommandé d'ailleurs par tous les médecins qui se sont spécialement occupés de l'hygiène pratique des pays chauds et marécageux, ne tarda pas à produire un effet salutaire sur nos trois voyageurs. Il les remonta, c'est le mot, au physique et au moral. Vincent, que sa constitution sèche et vigoureuse devait préserver du tribut que les Européens ne paient que trop souvent aux climats tropicaux, fut le premier qui se réveilla de l'espèce de torpeur dans laquelle il était plongé.

Il se leva debout, se secoua,

souffla bruyamment comme un plongeur qui sort de l'eau, et tendant une main à son père et l'autre à son frère, il s'écria :

« Depuis que j'ai pris mon café je me sens tout autre ; et s'il a la même influence sur vous que sur moi, dans cinq minutes vous serez aussi frais et gaillards que je le suis en ce moment... Allons, Arthur, ne reste pas ainsi étendu comme un paquet... lève-toi et éternue un bon coup pour chasser la mauvaise odeur qui remplit ton nez.

— Je me sens tout de même mieux, dit Arthur en essayant de sourire.

—En ce cas, lève-toi. Houp ! » ajouta-t-il en le soulevant ; car il n'avait point lâché sa main. « Et toi, père, comment vas-tu? reprit affectueusement Vincent quand il

eut mis son frère sur les pieds.

— Je suis bien moins accablé, dit M. Canton. J'ai encore la tête un peu lourde, mais cela va se passer. »

A la manière dont M. Canton prononça cette phrase, et plus encore à l'altération de ses traits, il était facile de voir qu'il souffrait plus qu'il ne voulait le laisser paraître. Vincent ne s'y trompa pas, mais il dissimula courageusement l'inquiétude que lui causait l'indisposition de son père.

Quand le soleil se coucha, nos voyageurs se retirèrent sous la tente, qu'ils fermèrent le mieux possible pour se préserver des moustiques. Ils eurent en outre la précaution de se frotter la figure et les mains avec une pommade qui modérait la rage avec laquelle ces terribles buveurs de sang, dont nos cousins ne sont

qu'une pâle copie, attaquent l'espèce humaine.

La nuit se passa sans aucun accident fâcheux. Le lendemain matin la pirogue se remit en route, et arriva vers le soir à Cruces.

M. Canton était toujours en proie à de violents maux de tête, et de temps en temps il éprouvait des frissons et de vagues douleurs dans tous les membres. Mais son énergie morale semblait croître avec ses souffrances. Il savait que s'il s'alitait avant d'être à bord du bateau à vapeur sur lequel son inscription à New-York lui assurait une place, il se trouverait dans la position des voyageurs qui avaient négligé cette précaution, et pourrait attendre des mois entiers une occasion de se rendre en Californie.

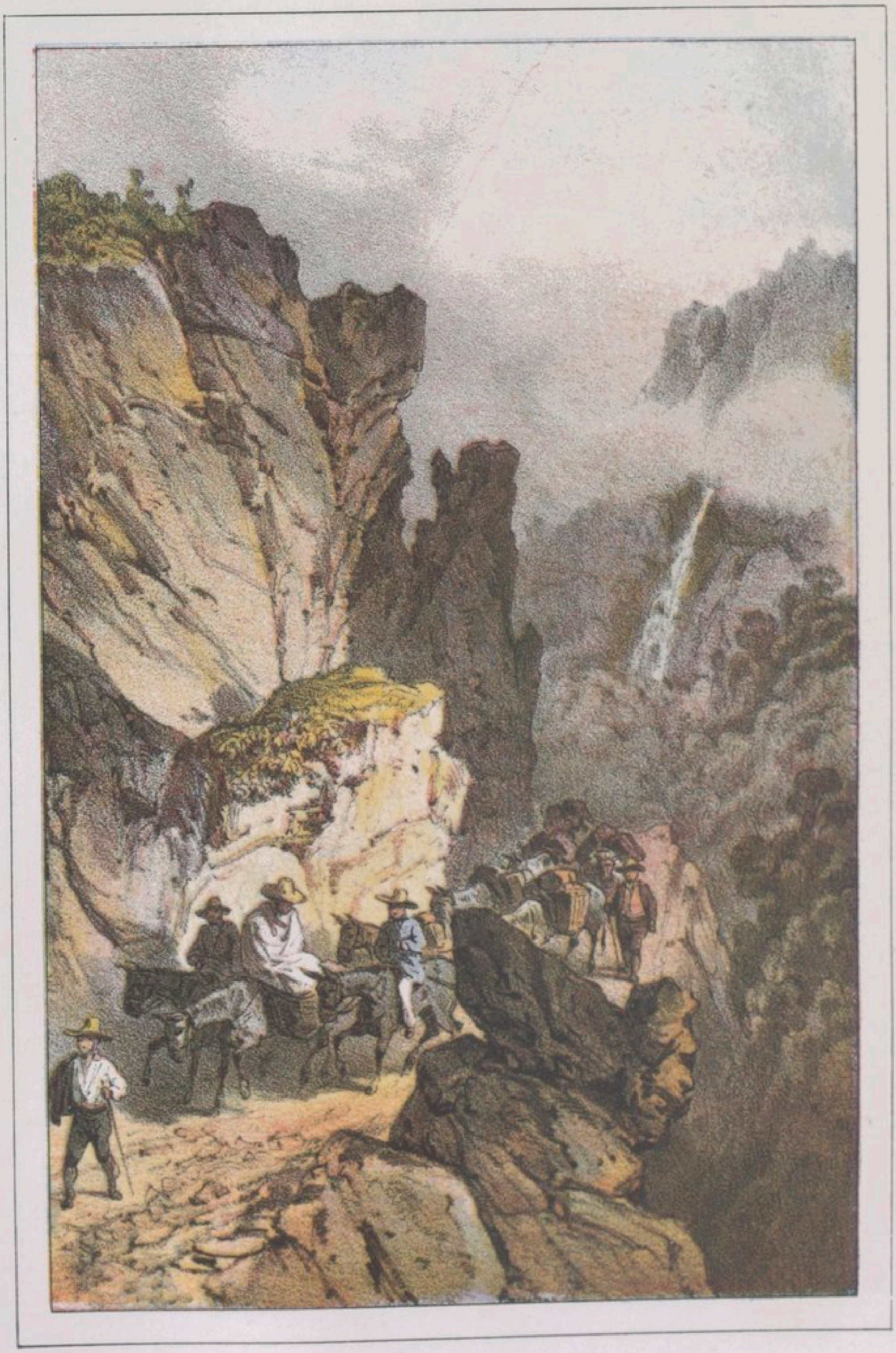
Aussi accepta-t-il sans hésiter la

proposition d'un muletier que lui amena le patron de la pirogue. Cet homme s'engagea à le transporter sans délai à Panama avec tous ses bagages, moyennant la somme de 25 piastres (environ 125 francs de notre monnaie), somme exorbitante, puisque le trajet à effectuer n'était que de vingt-quatre kilomètres.

Quand on le hissa sur son mulet, M. Canton n'en pouvait plus. En vain ses enfants le conjurèrent-ils de se reposer à Cruces ; il fut inébranlable dans sa résolution de gagner Panama le plus tôt possible.

« Quel que soit l'état dans lequel je puisse me trouver, promets-moi, dit-il à Vincent, de me faire transporter à bord du paquebot. Si je dois guérir, ce sera plutôt en mer que dans cet affreux pays. »

La route de Cruces à Panama tra-



La petite caravane devait continuellement gravir, puis descendre des pentes escarpées et encombrées de pierres.

verse un pays âpre, sauvage et très-accidenté. La petite caravane devait continuellement gravir, puis descendre des pentes escarpées et encombrées de pierres, les unes fixées au sol, les autres mouvantes et toujours prêtes à fuir sous les pieds des mulets. Quand malheureusement une de ces pierres venait à dérouler, elle en entraînait plusieurs autres, et leur chute risquait d'estropier les bêtes qui suivaient lorsqu'on montait, ou qui précédaient lorsqu'on descendait. Quelquefois le chemin longeait des précipices, d'autres fois il plongeait dans des ravins qui semblaient sans issue. Ce n'est que lorsqu'on était arrivé au fond qu'on apercevait, au détour d'un rocher, une gorge étroite et tortueuse, ou bien un sentier escarpé qui s'élevait en serpentant.

C'était le long de ce sentier, qui d'en bas paraissait seulement praticable pour les chèvres, que les mulets s'engageaient sans hésiter. Souvent Arthur et Vincent, craignant d'être pris de vertiges, fermaient les yeux. Leur père, en proie à une fièvre brûlante, et incapable de se tenir à cheval, s'était fait donner un siége d'une forme particulière, destiné au transport des personnes âgées. Une large ceinture de cuir l'y fixait de manière à ce qu'il ne pût tomber.

Enfin, après dix heures de marche, la caravane atteignit la ville et le port de Panama.

V

DE PANAMA A SAN—FRANCISCO.

Vincent, en arrivant à Panama, se trouva dans la nécessité de remplir le rôle de chef de famille ; car M. Canton était hors d'état d'agir et même de lui donner un conseil, puisque la fièvre l'avait jeté dans le délire.

Vincent commença par faire pla-

cer son père dans un bon lit et appeler un médecin. Celui-ci, qui était un médecin français établi à Panama depuis de longues années, déclara, après avoir examiné M. Canton et s'être fait expliquer tout ce qu'il avait éprouvé depuis le début de la maladie, déclara, dis-je, que c'était une simple fièvre, qu'il ne reconnaissait aucun des symptômes qui accompagnent la redoutable affection nommée par les Espagnols *vomito negro*, et qu'il ne doutait pas que cette fièvre ne cédât à quelques doses de quinquina.

Rassuré par les paroles du docteur, qui promit d'envoyer les médicaments convenables, Vincent laissa Arthur auprès de son père pour le soigner et se rendit chez le capitaine du bateau à vapeur le *Pacific*, en partance pour San-Francisco; il

lui exposa la situation de son père, et lui communiqua le bulletin qui assurait à M. Canton trois places sur le *Pacific*.

Le capitaine, en écoutant Vincent, fut frappé de la convenance et de l'aplomb avec lequel s'exprimait ce garçon de quinze ans; il prit plaisir à le faire causer: mais, quoiqu'il témoignât à Vincent un vif intérêt et lui dît des choses qui devaient chatouiller agréablement son amour-propre, le jeune Canton n'eut pas plutôt obtenu les renseignements dont il avait besoin qu'il prit congé du capitaine et revint en toute hâte auprès de son père.

Arthur lui apprit que pendant son absence le docteur avait envoyé une potion et une ordonnance indiquant la manière de l'administrer. Vincent la lut avec attention, et, voyant que

son père n'avait besoin de rien en ce moment, il alla visiter les bagages, s'assurer s'ils étaient en lieu de sûreté, et si les caisses et les barils contenant les effets et les vivres n'avaient éprouvé aucune avarie. Cette inspection, que son père ne manquait jamais de faire, étant terminée, il alla s'installer auprès du malade, fit souper Arthur, et l'envoya coucher, malgré ses supplications. Arthur aurait voulu partager avec Vincent les soins que l'état de leur père réclamait; mais Vincent s'y opposa.

« Un seul de nous, dit-il, suffit pour veiller notre père, et il est tout naturel que ce soit moi, puisque je suis l'aîné et le plus fort. Tu es écrasé de fatigue, va te reposer et dormir. Réfléchis donc dans quelle situation nous nous trouverions,

si tu allais tomber malade à ton tour! »

Arthur se rendit à ces sages observations, se pencha sur le front de son père, qui sommeillait, l'embrassa, et gagna son lit, après avoir serré la main de son frère.

Il serait impossible de remplir les fonctions de garde-malade avec plus de dévouement et d'intelligence que ne le fit Vincent pendant cette longue nuit, qui succédait à une journée passée tout entière à cheval. Non-seulement il suivit à la lettre toutes les prescriptions du médecin, mais il eut pour son père, qui jusqu'à deux heures du matin ne cessa de battre la campagne, ces attentions délicates, ces mille petits soins d'une mère auprès de son enfant malade. A deux heures du matin, la surexcitation de M. Canton se calma; il

parut respirer plus librement, et s'endormit d'un sommeil paisible. Plus d'une fois Vincent, effrayé de l'immobilité de son père, qui jusque-là s'agitait sans cesse, s'approcha de lui et eut besoin pour se rassurer de sentir sur son visage le souffle de sa respiration.

Au point du jour, le docteur revint voir son malade. A peine lui eut-il tâté le pouls, qu'il dit à Vincent, dont les yeux, pendant cet examen, semblaient vouloir lire dans la pensée du médecin : « Rassurez-vous, mon enfant, votre père est sauvé s'il peut quitter l'isthme avant qu'un second accès de fièvre se déclare. Quand part le bateau ?

— Demain matin, répondit Vincent ; mais le capitaine m'a conseillé de nous y rendre dès aujourd'hui, si cela nous était possible. Mon père

sera-t-il en état d'y être transporté ? »

Pendant ce colloque, M. Canton se réveilla. Il commença par promener autour de lui des regards où se peignaient l'étonnement, l'inquiétude, puis il s'écria tout à coup :

« Où est Arthur ?

— Il dort ici à côté, dans un cabinet, se hâta de dire Vincent, et Monsieur que voici est un médecin. Il assure que tu es hors de danger, et que nous pourrons nous embarquer aujourd'hui.

— Comment prévenir le capitaine ? dit M. Canton d'une voix faible. Je suis incapable de me tenir debout ; et nos bagages, que sont-ils devenus ?

— Rassure-toi, mon cher père, répondit Vincent, j'ai vu le capi-

taine, et je me suis entendu avec lui. Quant à nos bagages, je les ai visités hier au soir. Le compte des colis y était. Les caisses sont en parfait état, ainsi que les barils, sauf le n° 8, auquel il manque un cercle de fer. »

M. Canton prit la main de son fils, l'attira doucement vers lui, l'embrassa, et reprit en s'efforçant de sourire :

« Te voilà tout à fait un homme. Et que t'a dit le capitaine ? Quand part-il ? Me recevra-t-il à bord ?

— Il m'a promis d'envoyer ici son chirurgien, et de te prendre si tu n'avais aucun symptôme de fièvre jaune. Comme le docteur vient encore de m'assurer que non, nous ne devons avoir aucune inquiétude de ce côté-là. »

Le chirurgien vint en effet ; il re-

connut que M. Canton en avait été quitte pour un violent accès d'une fièvre simple. Deux matelots envoyés par le capitaine placèrent M. Canton dans un fauteuil et le portèrent à bord le soir même. Vincent, après avoir pris les instructions de son père, veilla à l'embarquement des bagages, et s'acquitta de cette tâche avec autant de calme que d'intelligence. Pour Arthur, il resta auprès de M. Canton, et l'entoura des plus tendres soins.

Le bateau à vapeur partit pendant la nuit. Il était encombré de voyageurs. Une vingtaine au moins sortirent, dans la matinée qui suivit l'appareillage, de différents endroits du bâtiment où ils s'étaient blottis depuis plusieurs jours, de connivence avec les matelots. En voyant ces figures inconnues, le ca-

pitaine se mit dans une violente colère ; il jura qu'il ne délivrerait des vivres d'aucune espèce à ces passagers de contrebande, et que, s'il rencontrait en route un navire revenant à Panama, il les y déposerait de gré ou de force.

Il était très-vrai que, le capitaine ayant déjà reçu plus de monde que les emménagements de son bâtiment ne le comportaient, ce surcroît de voyageurs y occasionnait une gène extrême. Les chambres, le pont, l'entre-pont étaient tellement pleins de gens qui trouvaient juste assez de place pour s'étendre tout de leur long, que les matelots pouvaient à peine circuler, et il paraissait évident à l'homme le moins compétent en matière de navigation, que si un coup de vent ou un accident quelconque eût exigé des manœuvres

promptes, le salut du bâtiment eût été gravement compromis.

Mais l'océan Pacifique ne mérita jamais mieux son nom que pendant tout le temps que dura la traversée du paquebot. La mer fut constamment belle et le temps d'une sérénité admirable. Une brise de nord-est, trop légère pour contrarier sensiblement la marche du navire, ne cessa de tempérer la chaleur du jour.

M. Canton, grâce à plusieurs doses de quinquina, n'éprouva pas un second accès de fièvre. L'air pur et vif de l'Océan acheva de le remettre, et lorsque, après seize jours de traversée, le *Pacific* jeta l'ancre dans la baie de San-Francisco, il était aussi gaillard et aussi dispos qu'en partant de France.

Vincent et Arthur, quoiqu'ils se

fussent beaucoup gênés pour laisser un peu plus d'espace à leur père, se portaient à merveille. Pleins de confiance et de courage, ils ne soupiraient qu'après le moment de se mettre à l'œuvre, et d'aider leur père à refaire sa fortune sur cette terre promise.

Imp. Lemercier, Paris

La baie de San-Francisco est sans contredit le plus vaste et

VI

BAIE DE SAN-FRANCISCO. — DÉBARQUEMENT. — M. JAMES RACONTE SA PREMIÈRE CAMPAGNE AUX MINES D'OR.

La baie de San-Francisco, dans laquelle le *Pacific* venait de mouiller, est sans contredit la plus vaste et la mieux abritée qu'il y ait dans le monde. Elle pourrait contenir les navires de toutes les nations du globe.

On y entre par un goulet large de quinze cents mètres environ et qui débouche dans le centre de sa circonférence. Sans ce goulet, qui la fait communiquer avec la mer, la baie serait un véritable lac. Elle s'étend à droite et à gauche du goulet, et se divise en plusieurs bassins, dont les principaux sont, au nord ceux de San-Pablo et de Suison, et au sud celui de Santa-Clara.

La longueur de la baie d'une extrémité à l'autre est de plus de cent kilomètres, et l'étendue de ses côtes intérieures offre un développement de près de quatre cents kilomètres. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cette immense nappe d'eau n'ayant qu'une étroite issue dans l'océan, et enclavée dans un pays aussi beau que fertile, ne recèle qu'un seul écueil caché ;

et encore cet écueil est-il situé de manière à être facilement évité par les navigateurs.

Quand le *Pacific* jeta l'ancre, il y avait plus de sept cents navires dans la baie. La plupart étaient obligés d'y rester faute de matelots, leurs équipages ayant déserté en masse pour se rendre aux mines.

A peine le paquebot se fut-il arrêté en face de San-Francisco, à environ un kilomètre du rivage, que le capitaine du *Pacific* eut besoin de tout son sang-froid, de toute son énergie, pour contenir l'impatience de ses passagers, qui réclamaient à grands cris leurs bagages, et voulaient tous à la fois descendre à terre. Ceux qui avaient conservé leurs bagages sous la main se précipitaient dans les canots; ceux dont toute la fortune consistait en une

malle ou une caisse déposée dans la cale du bâtiment, y avaient pénétré et tâchaient de les retrouver en bousculant sans ménagement les colis qui ne leur appartenaient pas.

Il en résulta une scène de désordre inexprimable et de contestations qui menaçaient de dégénérer en rixes, parce que si quelques-uns paraissaient disposés à détériorer ou à prendre ce qui ne leur appartenait pas, les autres n'étaient pas d'humeur à les laisser faire.

« Éloignez-vous sur-le-champ ! cria le capitaine aux patrons des embarcations qui, partis de terre, étaient venus offrir aux passagers les moyens de débarquer; au large ! ou je vous coule sans pitié. »

Les canotiers, persuadés que le

capitaine, qui pouvait à peine se remuer sur son pont encombré d'une foule agitée, leur faisait une vaine menace, lui répondirent par des éclats de rire, et continuèrent à débattre avec les passagers le prix de leur mise à terre. Mais ils avaient affaire à un vieux marin qui ne badinait pas : du haut du bastingage où il s'était élancé pour parler aux équipages des embarcations, il fit au mécanicien un signe que celui-ci comprit parfaitement, et une minute ne s'écoula pas avant que les roues du bateau se missent en mouvement. Le second, qui se trouvait sur l'avant, fit filer le câble de l'ancre, et le *Pacific* vira brusquement de bord. Deux canots qui s'étaient amarrés dans le voisinage des redoutables palettes, furent à moitié remplis d'eau, et les autres se

hâtèrent de défaire les liens qui les retenaient au navire lancé à pleine vapeur. Cette manœuvre inattendue jeta les passagers dans un tel étonnement, qu'un profond silence succéda aux bruyantes clameurs qui s'élevaient de toutes parts un instant auparavant. Le capitaine en profita pour dire :

« Je vous ramènerai à Panama plutôt que de vous laisser débarquer comme une bande de pillards. Le bâtiment ne retournera à son mouillage que lorsque vingt-cinq passagers m'auront promis de m'aider à faire la police, et de jeter à l'eau comme un chien le premier qui troublera l'ordre, ou voudra quitter le bord avant son tour. »

L'attitude du capitaine et d'une bonne partie des passagers qui se montrèrent disposés à le secon-

der dans toutes les mesures d'ordre qu'il croirait devoir prendre, intimida les gens à mauvaises intentions et calma les trop pressés. Sur l'injonction du capitaine, les matelots firent sortir de la cale tous ceux qui s'y trouvaient, et fermèrent à clef le panneau qui y donnait accès. Il fut convenu en outre que le rang d'inscription sur le registre des passagers établirait l'ordre dans lequel ceux-ci quitteraient le paquebot.

M. Canton avait été un des premiers à offrir son concours au commandant, et s'était précipité sur ses traces vers le grand panneau, autour duquel le tumulte paraissait le plus difficile à apaiser. En y arrivant, M. Canton y trouva un passager, avec lequel il avait souvent causé pendant la traversée, aux prises avec trois hommes de mau-

vaise mine ; il tenait l'un d'eux au collet, et ses deux camarades cherchaient à lui faire lâcher prise.

« Ce misérable, s'écria le passager en voyant M. Canton à ses côtés, m'a volé mon portefeuille ; aidez-moi à le fouiller ! »

M. Canton n'hésita pas à répondre à cet appel ; mais sa généreuse intervention faillit coûter cher au passager. L'individu qu'il avait saisi tira de sa poche un long couteau catalan et le leva sur sa poitrine. Malgré l'imprévu et la rapidité du mouvement, M. Canton entrevit briller la lame, et, avant qu'elle s'abaissât, imprima une si rude poussée au coquin, qu'il perdit l'équilibre et tomba, entraînant dans sa chute celui qu'il voulait frapper.

Tant qu'il n'y avait pas eu de voies de fait, la plupart des assis-

tants n'avaient pas accordé grande attention à la dispute ; mais quand ils virent rebondir sur le pont le couteau que celui qui le tenait avait lâché en tombant, ils se jetèrent cinq ou six à la fois sur les combattants, les séparèrent et les forcèrent à s'expliquer. On fouilla l'individu accusé de vol, et l'on trouva sur lui le portefeuille, qui fut rendu à son propriétaire.

C'est à cette aventure, qui ne dura qu'une dizaine de minutes, que M. Canton doit en grande partie ses succès en Californie.

En effet, le passager à qui il venait de sauver un coup de couteau se trouvait mieux que personne en position de lui être utile. Il s'appelait M. James ; d'origine anglaise, quoique né à la Nouvelle-Orléans, il avait passé sa vie à trafiquer sur

les côtes occidentales des deux Amériques, et de plus il avait déjà fait une campagne très-fructueuse aux mines de la Californie.

Quand M. James fut rentré en possession de son portefeuille, qui contenait des valeurs importantes, il remercia M. Canton du service qu'il lui avait rendu en homme qui en comprenait toute l'importance, et qui ne laisserait pas échapper l'occasion de témoigner sa reconnaissance autrement que par des phrases.

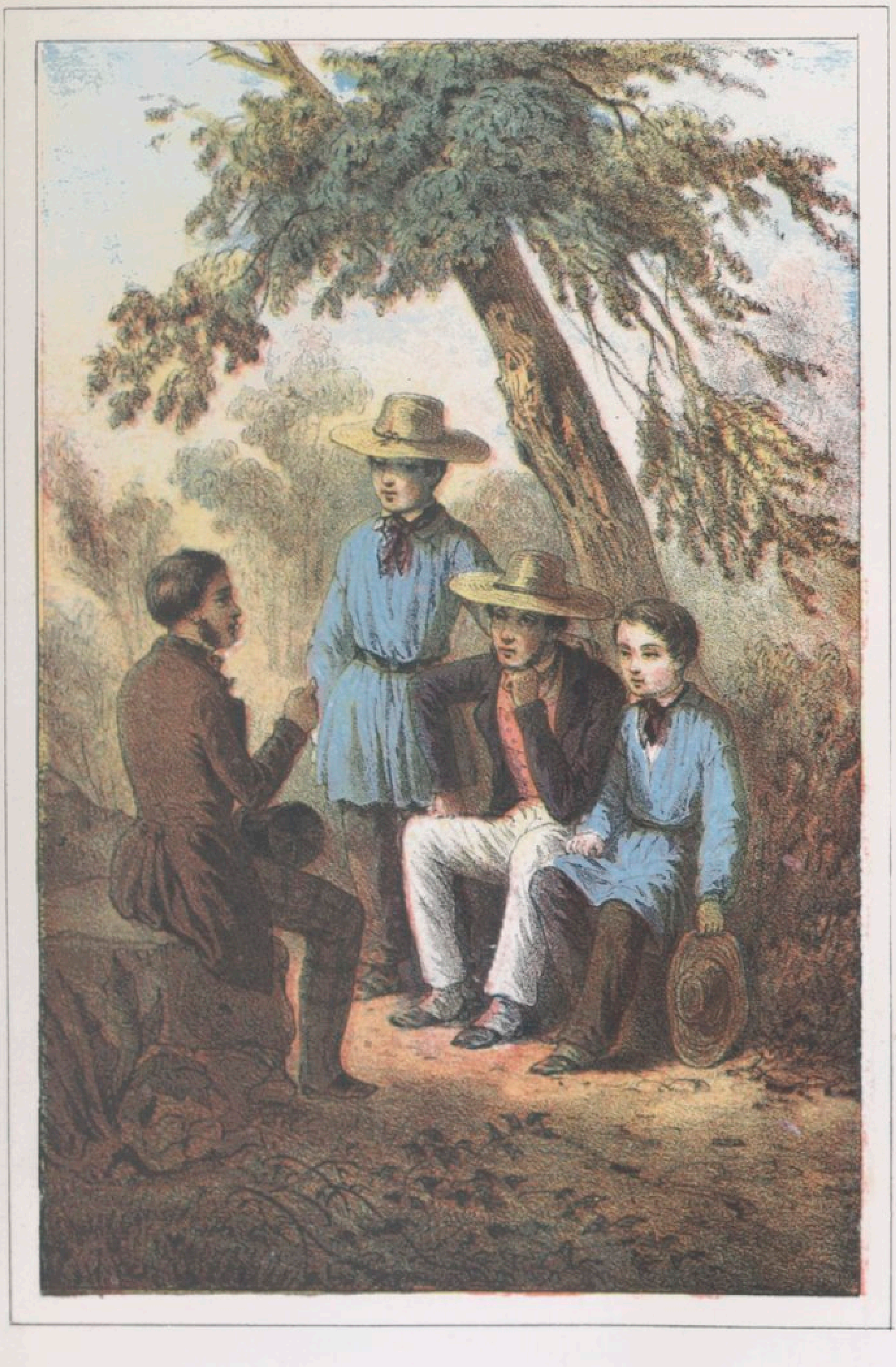
M. Canton ne lui avait pas fait mystère du but de son voyage. M. James, de son côté, lui apprit qu'il se rendait à San-Francisco, où cinq compagnons l'attendaient avec les denrées qu'il était allé chercher à Guayaquil, pour se rendre avec eux aux mines.

« Nous avons résolu, ajouta M. James, d'aller nous établir pour trois mois au bord de la rivière de la Plume, où j'ai déjà fait une campagne. C'est un peu loin; mais nous aurons l'avantage d'y trouver moins de concurrents, parce que peu de mineurs ont des approvisionnements suffisants pour s'écarter autant des pays habités, et qu'il faut de plus, pour s'isoler ainsi, être une demi-douzaine d'hommes bien unis d'abord, et ensuite aussi capables de défendre leur vie et leur bourse que décidés à le faire. Si vous voulez vous joindre à nous, je vous l'offre de bon cœur; seulement vous ne pouvez devenir membre de notre association : vous travaillerez pour vous avec vos enfants, mais vous trouverez en moi et mes amis conseils, aide et protection. »

Pas besoin de dire que M. Canton accepta de grand cœur une proposition si avantageuse. Pendant cette conversation, le paquebot était revenu à son mouillage. Le débarquement s'opéra cette fois, sinon avec toute la régularité requise, du moins avec assez d'ordre pour n'offrir aucun danger, ni aucune perte de marchandises.

M. Canton passa huit jours à San-Francisco. Ce fut M. James qui le pilota, lui trouva un logement, et lui indiqua les moyens de vivre le plus économiquement possible dans une ville où la plupart des objets de première nécessité se vendaient à des prix fabuleux.

La veille du jour fixé pour le départ, M. Canton, Vincent et Arthur avaient accompagné M. James dans une petite excursion qu'il avait été



« Je vais vous raconter ma première campagne dans ce pays. »

obligé de faire aux environs de San-Francisco. En revenant à la ville, ils s'assirent sous un bouquet d'arbres qui s'élevaient sur la cime d'une colline d'où ils dominaient la ville, le port et une grande étendue de la baie. M. Canton venait d'adresser plusieurs questions à M. James, quand celui-ci s'écria au lieu d'y répondre :

« Je vois bien que j'aurai plutôt fait de vous raconter une fois pour toutes ma première campagne dans ce pays ; cela vous apprendra mieux tout ce que vous voulez savoir que ce que je vous dis à bâtons rompus. Écoutez-moi donc :

« La première fois que je vins à San-Francisco, c'était en 1847; la ville se composait d'une centaine d'habitations, la plupart en bois et jetées sans ordre et sans symétrie

sur le penchant de la colline au sommet de laquelle nous sommes en ce moment. Une seule rue, le long de laquelle ces maisons étaient à peu près régulièrement alignées, justifiait tant bien que mal les prétentions au titre de ville que San-Francisco manifestait dès cette époque.

Sa population, qui ne dépassait pas quatre cents âmes, se composait d'une vingtaine de familles mexicaines, californiennes et espagnoles, et de colons américains venus des États-Unis. Ces derniers, marchands et cultivateurs, dépensaient l'activité, l'énergie et l'intelligence qui caractérisent leur race pour tirer parti de l'admirable position commerciale de San-Francisco, et des ressources qu'offrait l'étonnante fertilité du pays.

Quand j'arrivai à San-Francisco,

en 1847, on commençait à parler de la découverte de l'or. Mais les récits merveilleux qu'en faisaient quelques individus de l'intérieur trouvaient peu de crédit. Vainement, pour prouver leur véracité, montraient-ils des paillettes d'or recueillies sur les bords du Sacramento, l'incrédulité était générale : ce n'est que du mica, disaient les uns ; que prouvent quelques paillettes d'or? disaient les autres; on en trouve partout, mais en trop petite quantité pour perdre son temps à les chercher.

Je disais comme tout le monde, et dès que j'eus avantageusement vendu ma pacotille, je me rembarquai pour Guayaquil. L'année suivante, encouragé par les bénéfices que j'avais réalisés dans mon précédent voyage, j'achetai le double

de marchandises, et je pris passage sur une goëlette péruvienne en partance pour San-Francisco. Après une magnifique traversée, la goëlette franchit le goulet et s'engagea dans la baie le 21 juillet 1848.

Je ne pouvais en croire mes yeux : la baie où l'année précédente deux ou trois navires se balançaient sur leurs ancres, en contenait plus de cent, et le nombre des maisons de San-Francisco avait quadruplé.

J'avais bien entendu parler à Guayaquil de l'accroissement de la capitale de la Californie et du développement qu'avait pris son commerce; mais je ne m'attendais à rien de pareil. Aussi, pendant que le navire avançait, me pris-je à regretter de ne pas m'être muni d'une plus grande quantité de mar-

chandises, et me voyais-je déjà assailli par une nuée d'acheteurs empressés.

J'en étais là de mes réflexions quand une circonstance à laquelle je n'avais pas encore fait attention, donna un autre cours à mes pensées. La baie était, ainsi que je vous l'ai dit, parsemée de bâtiments de tout tonnage; mais aucune embarcation ne sillonnait ses eaux. Bien plus, le pont des navires que nous laissions à droite et à gauche paraissait désert. Aucun de ces navires ne débarquait sa cargaison, ou n'en embarquait une, aucun ne faisait des préparatifs de départ; quelques-uns même étaient dans cet état de désordre où se trouve un bâtiment arrivant d'un long voyage quand il n'a pas encore fait sa toilette, ce dont le capitaine s'occupe ordinai-

rement dès qu'il a choisi son mouillage.

Tout cela me paraissait bien extraordinaire, et pendant que je me creusais la tête à trouver une explication plausible au silence de mort qui régnait sur la baie, la goëlette contournait l'île des Anges et se dirigeait droit vers San-Francisco. Déjà je pouvais distinctement apercevoir un quartier tout entier bâti depuis mon départ. Je saisis ma lunette et je la braquai de ce côté-là. A peine eus-je collé mon œil contre le verre, que je laissai tomber l'instrument. Grâce à la limpidité de l'atmosphère, il m'avait laissé voir les quais de San-Francisco aussi déserts que la rade et les navires.

« Eh bien ! me dit le capitaine de la goëlette, qui suivait mes mouve-

ments et faisait les mêmes réflexions que moi, qu'en dites-vous ? Je ne sais vraiment si je dois approcher plus près de cette terre privée d'habitants !... voyez ! pas une cheminée ne fume, et depuis cinq minutes que je me sers de ma lunette je n'ai pas vu un être vivant ! là-bas, à droite, il y a plus de dix mille maisons commencées, et pas un ouvrier n'y travaille : c'est à en devenir fou. »

En ce moment, une idée affreuse traversa mon esprit, et je crus fermement avoir trouvé l'explication de l'énigme.

« Capitaine, m'écriai-je, je ne vois qu'un moyen d'expliquer ce qui se passe ici. Une épidémie, telle que le choléra ou la peste, aura tout à coup éclaté avec une telle violence que les habitants et les équipages des navires en rade qui ont survécu

au fléau se seront enfuis dans l'intérieur, abandonnant tout ce qu'ils possédaient ! »

Le capitaine venait de diriger sa lunette sur un navire américain, mouillé au vent de nous.

« Lofe ! » cria-t-il au timonier; puis se tournant vers moi, il ajouta : « Nous sommes sauvés, je viens d'apercevoir une créature vivante à bord du navire sur lequel nous courons. »

Au bout de dix minutes, nous longions l'américain. Sur son tillac était couché, à l'ombre d'une tente formée par une voile, un matelot, qui souleva sa tête à notre approche.

« Hé ! l'ami, lui cria notre capitaine, que sont donc devenus vos camarades et les gens de San-Francisco ?

— Ils sont allés où vous irez bientôt! où j'irais moi-même si je n'avais pas la jambe cassée! ils sont allés ramasser de l'or à la pelle, dans la vallée du Sacramento! il y en a des montagnes! »

Le capitaine donna l'ordre de serrer les voiles et de jeter l'ancre, et comme j'étais son unique passager, il me conduisit dans sa cabine pour aviser au parti que nous prendrions.

Nous y étions depuis dix minutes quand un bruit d'avirons frappa notre oreille. En trois sauts le capitaine fut sur le pont; et que vit-il? son canot qui gagnait la terre avec tout son équipage.

« Les misérables! s'écria-t-il, ils nous laissent seuls; ils emmènent notre unique embarcation! » Et, emporté par sa colère, le bouillant Es-

pagnol déchargea sur les déserteurs le pistolet qu'il avait saisi en quittant sa cabine.

Je le laissai crier, tempêter, épuiser à son aise contre les fuyards, qui ne s'en inquiétaient guère, tout son vocabulaire d'injures. Ce n'était pas le moment de lui parler raison et de lui faire comprendre qu'il devait se résigner à subir le sort de tous ses confrères, dont il pouvait voir les navires abandonnés comme le sien.

Quand il fut un peu calmé, je lui proposai de l'aider à serrer les voiles, de manière à ce qu'un coup de vent ne compromît pas notre sûreté. Il accepta ma proposition, et nous travaillâmes jusqu'au soir à mettre de l'ordre dans le gréement.

Nous avions laissé tomber l'ancre à environ trois kilomètres de la côte.

C'était trop loin pour gagner la terre à la nage; cependant il fallait qu'un de nous deux s'y décidât, si nous ne voulions pas rester indéfiniment à bord de la goëlette. Comme je nage assez bien, j'offris de m'y rendre à marée montante en m'appuyant sur une bouée que le courant porterait naturellement à terre. « Je vous promets, capitaine, ajoutai-je, de revenir à bord avec le premier canot que je trouverai. »

Mon homme me laissa partir et me donna la bouée; mais il m'a avoué depuis qu'il ne comptait pas sur mon retour, et que, s'il avait consenti à me prêter la bouée, c'était uniquement parce qu'il en avait une autre qui pouvait, au besoin, lui rendre le même service.

J'arrivai heureusement à terre, et le hasard voulut que j'abordasse

juste à l'endroit où étaient débarqués les déserteurs de la goëlette. Je pris le canot, qu'ils avaient abandonné aussi précipitamment que le navire; j'installai le mât et la voile qui s'y trouvaient, et, poussé par une brise favorable, je cinglai vers la goëlette.

Le lendemain soir j'étais à terre avec mes marchandises, que j'avais été obligé de débarquer moi-même, et je laissai mon capitaine se tirer d'affaire comme il l'entendrait.

La ville était singulièrement dépeuplée, mais non pas complétement déserte, ainsi que je l'avais cru d'abord; je trouvai facilement à me loger. Pour les vivres et les objets de consommation, ils se vendaient à des prix tellement exorbitants que, pour ceux qui n'avaient que leurs bras, il était impossible

de subsister sans aller travailler aux mines. Je vendis mes marchandises ce que je voulus, à des gens qui revenaient des districts aurifères pour se procurer des vivres et des vêtements, et qui y retournaient aussitôt. Quand je dis *ce que je voulus*, j'exprime l'exacte vérité, puisqu'on m'offrit dix-huit piastres (quatre-vingt-quinze francs) du pantalon que j'avais sur le corps, et qu'on me donna cinq piastres pour une fiole qui m'avait servi à mettre de l'eau de Cologne (1).

De toute ma pacotille je ne conservai que des vêtements, deux couvertures de laine, vingt-cinq kilogrammes de chocolat, une forte malle en cuir, un fusil à deux coups

(1) Ces faits sont attestés dans un rapport adressé au ministre de la marine par un officier de la frégate française la *Poursuivante*.

et des munitions. C'est avec ce bagage que je me décidai à gagner Mormont-Diggins, sur la rivière américaine : c'était le rendez-vous général des chercheurs d'or.

Je proposai à un homme qui y conduisait avec un chariot attelé de deux paires de bœufs, non pas de m'y laisser monter, sa voiture était trop pleine pour que je pusse m'y caser, mais de me permettre d'attacher derrière son équipage ma malle et mon ballot de chocolat. Savez-vous ce qu'il osa me demander pour payer ce service ? Cent francs comptés d'avance. Je m'exécutai, et nous nous mîmes en route ; mais au terme de mon voyage j'avais rattrapé mon argent, en vendant matin et soir au voiturier une tasse de chocolat et une partie du produit de ma chasse. Car, comme les bœufs avançaient

très-lentement, j'avais le temps de faire des pointes à droite et à gauche du chemin que nous suivions, et il ne se passait pas un jour sans que je tuasse quelque chose.

Enfin j'arrivai au placer. Vous peindre le spectacle qu'offrait en ces lieux plus de mille travailleurs qui grattaient la terre, fouillaient le lit de la rivière et se démenaient à l'envi l'un de l'autre, est de toute impossibilité. Ce n'était pas de l'activité, de l'ardeur que déployaient les placères; c'était de la rage, de la frénésie. J'en ai vu tomber d'épuisement parce qu'ils avaient oublié de manger. Un très-petit nombre étaient armés d'instruments convenables pour retourner le sol ou puiser du sable dans la rivière : aussi une bêche valait-elle plus que son pesant d'or. A défaut de pelles et

de pioches, les uns se servaient de casseroles, d'écuelles de bois ; les autres avaient des assiettes d'étain, des couvercles de boîte en ferblanc, etc.; la plupart ne possédaient qu'un morceau de bois pointu pour remuer la terre et qu'une corbeille en roseau pour opérer le lavage. Je vois encore un homme taillé en hercule n'ayant pour tout vêtement qu'un pantalon de toile. Celui-ci, faute d'instrument quelconque, ramassait le sable à deux mains, le mettait dans son chapeau de paille, et, à force de le remuer dans l'eau, forçait les parcelles d'or à se séparer du sable et à se précipiter au fond de son couvre-chef. A quelques pas de lui, sa chemise, étendue sur le sol, lui servait de vase pour contenir sa récolte, et son tas de poudre et de grains d'or était aussi gros

que celui des mineurs les mieux outillés.

Je ne restai qu'un mois au placer; car si je pouvais y recueillir environ un kilogramme d'or par semaine, sans me fatiguer outre mesure, je crus qu'il n'était pas prudent d'y séjourner davantage, à cause de l'arrivée d'aventuriers de la plus dangereuse espèce qui se livraient à des vols, à des actes d'oppression et de violence, et qui trouvaient beaucoup plus commode de prendre l'or dans les poches des travailleurs que de se donner la peine de le déterrer. L'absence de toute autorité encourageait ces bandits, et personne en se couchant le soir n'était certain de se réveiller le lendemain. Je m'entendis avec quatre placères avec qui j'avais fait connaissance pour retourner ensemble

à San-Francisco. Mes compagnons étaient vigoureux, braves et passablement armés. Nous nous procurâmes deux mulets, et, après un voyage qui ne fut pas sans danger, nous arrivâmes sains et saufs avec notre or dans la capitale de la Californie.

Aujourd'hui les choses ont bien changé de face; on le doit à l'énergie et au besoin d'ordre qui caractérisent les colons américains. Indignés des méfaits qui se commettaient impunément et eussent fini par les ruiner en détail, ils convoquèrent des assemblées, et firent à tous les honnêtes gens de tous les pays un appel qui fut entendu. Un gouvernement provisoire fut le résultat de cette ligue contre l'ennemi commun. Bientôt des tribunaux, fonctionnant avec la rapidité des

conseils de guerre, s'improvisèrent dans tous les placers, et des compagnies de volontaires donnèrent la chasse aux brigands qui infestaient les routes. Grâce à un code qui ne contenait qu'un seul article impitoyablement appliqué, la peine de mort contre tout individu convaincu de vol, la sécurité revint comme par enchantement, et aujourd'hui on peut aux placers comme ici vaquer aussi tranquillement à ses travaux et à ses affaires qu'en France et en Angleterre.

Mais il se fait tard; voilà le soleil qui commence à tremper le bord de son disque dans les flots : rentrons, car il faut que demain nous soyons de bonne heure sur pied. »

VII

DE SAN-FRANCISCO A SUTTERVILLE PAR LA VALLÉE DU TULARES.

Le lendemain matin, tous ceux qui faisaient partie de la caravane se réunirent autour du chariot. Quand M. Canton et ses fils arrivèrent, les bœufs étaient déjà attelés.

« Allons donc, allons donc, retardataires ! leur dit M. James, qui,

grimpé sur la voiture, achevait de fixer la toile goudronnée destinée à garantir le chargement de l'atteinte de la pluie. Je savais bien que ces jeunes gens se feraient attendre.

— Mais le soleil est à peine levé depuis cinq minutes, repartit Vincent.

— Donc vous êtes, de votre propre aveu, de cinq minutes en retard, répondit M. James en riant. Rappelez-vous nos conditions ! »

Le ton et l'expression de la physionomie de M. James montraient trop clairement qu'il ne cherchait qu'à taquiner Vincent, pour que celui-ci s'affligeât sérieusement d'une pareille réprimande. Cependant il se promit intérieurement de s'arranger de manière à ce qu'à l'avenir ni lui-même ni son frère ne prêtassent le flanc à des plaisanteries de ce

genre. Il n'avait pas oublié que leurs compagnons les considéraient un peu comme un embarras, et qu'il avait fallu toute l'influence que M. James exerçait sur ses amis pour décider ces derniers à admettre parmi eux deux personnages de leur force et de leur taille.

« En route, et que Dieu nous protége ! » s'écria M. James après avoir jeté un coup d'œil de satisfaction sur le chariot, son chargement et son attelage ; et à la voix d'un gros Hollandais du cap de Bonne-Espérance, qui s'était chargé du rôle de conducteur, les bœufs s'ébranlèrent, et la lourde machine se mit à rouler pesamment.

A l'arrière du chariot pendait, suspendue à quatre fortes courroies, une espèce de civière garnie de roseaux et d'une peau de bison que,

dans sa prévoyance, M. James destinait aux voyageurs qui se trouveraient indisposés ou simplement fatigués. En installant cet appareil, il avait évidemment songé à nos deux jeunes gens.

Pendant le premier quart d'heure qui suivit le départ, M. James ne fit que tourner lentement autour du chariot, l'examinant par devant, par derrière, en dessus, en dessous. Ce ne fut qu'après qu'une inspection minutieuse lui eut prouvé que, malgré sa lourde charge, aucune partie de la voiture ne cédait, et que le chargement lui-même ne bougeait pas, que M. James s'occupa de ses compagnons.

De San-Francisco la caravane se dirigea vers le sud, par un chemin très-inégal, passant entre des collines arides et sablonneuses. Cette

route la conduisit à l'ancienne mission (1) de Los Dolorès. A partir de ce point, l'aspect du pays changea rapidement, et en approchant de la mission de Santa-Clara, la végétation devenait d'une richesse remarquable. De Santa-Clara nos voyageurs gagnèrent la ville nouvelle de San-José, appelée à devenir la cité la plus importante de la Californie après San-Francisco, et, tournant vers le nord, arrivèrent le soir du quatrième jour à la mission de San-José, située au pied d'un chaînon des montagnes californiennes.

Jusqu'à la mission de San-José, la caravane avait suivi un chemin assez bien frayé, et avait trouvé

(1) Voir à la fin du volume une note très-intéressante sur les missions, que son étendue nous empêche de placer ici.

tous les soirs une ferme pour y passer la nuit. Mais en quittant San-José elle devait s'enfoncer dans un pays presque inhabité. Là commençaient réellement pour nos aventuriers les difficultés du voyage, et ce ne fut pas sans avoir été mis à de rudes épreuves qu'ils atteignirent la vallée du Sacramento. Ils y pénétrèrent en passant à gué la rivière de Cosumnes, le dernier affluent du fleuve San-Joaquim du côté de son embouchure.

Depuis son départ de San-Francisco, la caravane avait souvent traversé des pays d'une haute fertilité; mais ce que M. Canton et ses fils virent en s'avançant dans la vallée du Sacramento, dépassait tout ce qu'ils avaient admiré jusque-là. Les quelques fermes de fondation nouvelle qu'ils rencontrèrent,

étaient entourées de cultures de la plus grande beauté. Les champs de blé, de lin, de chanvre, les coteaux couverts de vignes et d'oliviers attestaient par leur végétation luxuriante l'incroyable puissance d'un sol neuf et fécond.

Mais ce qui prouvait peut-être plus évidemment encore cette puissance, c'était l'épaisseur de l'herbe des prairies, qui avait jusqu'à trois mètres d'élévation, et la taille exceptionnelle de la plupart des arbres et des plantes.

Le lendemain du jour où la caravane avait franchi le Cosumnes, à la première halte, M. James dit à Vincent :

« Depuis hier matin, vous ne cessez, mon garçon, de vous récrier sur la hauteur et sur la grosseur des châtaigniers, des hêtres et des peu-

pliers. Si vous voulez venir avec moi à deux kilomètres d'ici, je vous montrerai bien autre chose : ce sont des pins à côté desquels le tronc de ce peuplier-là, derrière vous, n'est qu'une baguette.

—Allons! » dit Vincent, toujours prêt quand il s'agissait d'une excursion avec M. James.

M. Canton et Arthur voulurent être de la partie.

« Du reste, ajouta M. James, notre excursion ne nous fera pas faire plus de chemin que si nous suivions le chariot ; car nous gravirons facilement à pied le coteau qui est là-bas, tandis que notre équipage sera forcé de le tourner. Nous arriverons encore avant lui, et nous l'attendrons au passage. »

Après avoir marché pendant une heure environ, la petite bande se

trouva en face de trois pins cachés dans une gorge profonde formée par deux collines. Le plus gros des trois produisit sur nos deux jeunes gens l'impression qu'aurait produite sur eux la rencontre d'un homme de dix pieds. Mesuré à sa base avec une ficelle, ce pin avait quinze mètres de circonférence, et M. James assura que son élévation, calculée géométriquement par un Américain de sa connaissance, était de soixante-dix mètres. « Au nord de la baie de San-Francisco, continua M. James, un voyageur français, M. de Mofras, vit, dans le courant de 1842, un pin qui surpassait celui-ci en hauteur et en grosseur, puisque son tronc offrait six mètres soixante centimètres de diamètre, et que sa cime s'élevait à cent mètres au-dessus du sol.

Dans les autres contrées du monde il est rare que les pins atteignent la moitié de ces dimensions ; mais dans ce pays-ci ce ne sont pas seulement les pins qui surpassent en taille et en grosseur les arbres que l'on retrouve ailleurs, le sol de la Californie est tellement riche en principes nutritifs que presque tous les végétaux qui y croissent prennent des proportions gigantesques. Tenez, voyez-vous là-bas cet arbre qui domine tous ses voisins ? je suis certain que Vincent ne le reconnaît pas, et cependant il l'a vu vingt fois en France, où il occupe la place d'honneur dans tous les jardins ; il est sur notre route, et nous allons l'examiner de près.

— Eh mais ! c'est un magnolia, s'écria Vincent quand il fut arrivé à une vingtaine de pas de l'arbre ;

je le reconnais à ses belles feuilles luisantes, à ses fleurs et à son écorce grisâtre et satinée. Son tronc est si gros que mon frère et moi nous ne pourrions pas l'embrasser, et il s'élève aussi haut que les plus beaux peupliers que j'aie vus en France; sa cime arrondie est aussi régulière que celle des orangers des Tuileries. »

Chemin faisant, nos jeunes gens rencontrèrent encore une multitude d'arbres remarquables, les uns par le développement extraordinaire qu'ils avaient pris, les autres par leur singularité. Parmi les premiers, je citerai des chênes, des cèdres, des thuyas, qui semblaient vouloir lutter de taille avec les pins eux-mêmes; parmi les seconds, ceux qui attirèrent davantage leur attention, ce furent : l'arbre à cire, qui laisse suinter le

long de sa tige, de ses branches et de ses fruits une véritable cire dont on fait des bougies verdâtres; l'*encelia farinosa*, qui à une certaine distance paraît saupoudré de farine; et une infinité d'autres sur lesquels ils ne purent que jeter un coup d'œil en passant, parce qu'il ne fallait pas manquer le chariot au passage.

Quand Vincent et Arthur le rejoignirent au bas de la colline, ils étaient si las qu'ils se hâtèrent de se blottir tous les deux dans la civière que M. James avait préparée à leur intention.

Le balancement monotone que la marche du chariot imprimait à cet appareil, suspendu par quatre courroies, finit par les jeter dans cette espèce de demi-sommeil qui a tant de charme après un exercice violent, parce qu'on se sent se reposer.

« Heureux âge ! dit M. Canton à M. James en lui montrant ses fils qui dormaient sur leur peau de bison : s'ils connaissaient toutes mes inquiétudes à leur sujet ! s'ils savaient combien de fois je me prends à me reprocher de les avoir conduits ici, ils ne dormiraient pas aussi tranquillement !

— En vérité, mon cher, je ne vous comprends pas, répondit M. James. Depuis votre départ de Paris jusqu'à ce jour, tout vous a réussi : à l'exception de votre maladie à Panama, dont vous vous êtes tiré, quand dix-huit Européens sur vingt auraient été emportés par le vomito, s'ils avaient été pris comme vous ; à l'exception, dis-je, de votre maladie à Panama, vous avez été favorisé du Ciel d'une manière toute spéciale, et vous osez encore douter

de la divine Providence ! Croyez-en un homme qui connaît le pays ; pour vous le plus difficile est fait : vous vous portez bien, vos enfants sont pleins de force et de santé, vous êtes avec des hommes sûrs et dévoués, et avant huit jours nous arriverons dans un pays où, pour faire fortune, il ne faut que de la santé, du courage, des outils et des vivres. N'avons-nous pas cela, et de plus des compagnons fort décidés à ne pas permettre que d'autres nous enlèvent le fruit de nos peines ? Nous pouvons tous être tranquilles de ce côté-là, et c'est quelque chose, allez !

— Vous êtes bien sûr d'eux tous ?

— Ils sont francs comme l'or que nous ramasserons bientôt. Je confierais toute ma fortune à notre gros conducteur : c'est un Hollandais du

cap de Bonne-Espérance. Court et trapu comme ses bœufs, dont il a plus soin que de lui-même, cette espèce de mastodonte aux mouvements compassés, parlant peu, fumant toujours, ne s'impatientant jamais, est doué d'une bravoure froide qui ne s'étonne de rien, qu'aucun obstacle ne saurait rebuter. Son compagnon inséparable est notre Espagnol. Il est impossible d'imaginer un contraste plus frappant que celui qu'offrent physiquement ces deux hommes. L'un est aussi maigre, aussi anguleux, aussi sec que l'autre est épais et massif. Je n'ai jamais pu m'expliquer la profonde sympathie qui unit ces deux personnages. Ils cheminent des heures entières côte à côte sans s'adresser une parole. Cet Espagnol est le seul homme de notre bande

que je ne connaisse pas à fond; mais le Hollandais m'en répond, et cela me suffit.

Quant aux trois Américains, c'est autre chose. J'ai pendant cinq ans trafiqué avec eux aux États-Unis, lorsque je faisais le commerce de pelleteries. Jamais en aucune circonstance leur probité ne s'est démentie, et il leur était aussi facile de me tromper que de loger à vingt pas une balle dans le tronc d'un chêne de cent ans.

Tous les trois sont nés et habitaient sur les frontières occidentales des États-Unis, au nord de l'Orégon. Le sang qui coule dans leurs veines est un mélange de sang français, anglais et germanique. Chasseurs intrépides et infatigables, accoutumés à vivre dans les forêts, grands amateurs d'aventures et de dangers, à

la première nouvelle des richesses incalculables enfouies dans le sol californien, ils se sont mis en route pour cette terre promise sans s'inquiéter de l'énorme distance qui les en séparait, et des périls auxquels ils s'exposaient en essayant de traverser un pays inconnu, peuplé d'animaux féroces et de tribus sauvages; la carabine sur l'épaule, leur couteau à la ceinture, leur poire à poudre et leur sac à plomb en sautoir, sans autre bagage qu'une peau de bison, qui leur sert de lit, de couverture et de maison, ils ont franchi les montagnes Rocheuses au nord de la rivière Plate, et coupé en écharpe le territoire de l'Orégon. Arrivés sur les bords du grand lac Salé, ils ont pris quelques jours de repos dans les nouveaux établissements

des Mormons, pour en repartir bientôt et s'enfoncer hardiment dans l'ouest à travers le pays totalement inconnu qui s'étend entre les montagnes Rocheuses et celles de la Sierra-Nevada.

Après une course de plusieurs mois dans des plaines immenses entrecoupées de rivières sans issue, et après maints détours forcés, ils finirent par se trouver au pied des monts Sierra-Nevada. Ce ne fut qu'avec des peines et des fatigues inouïes qu'ils laissèrent derrière eux cette barrière de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, et qu'ils atteignirent enfin la rivière de l'Ours, l'un des affluents du Sacramento.

Le simple aperçu d'une pareille excursion suffira pour vous faire apprécier la trempe de ces trois

personnages. A part leur profond mépris pour les citadins en particulier et la vie civilisée en général, à part la mauvaise habitude de se faire eux-mêmes justice à l'occasion, on trouverait fort difficilement, je crois, trois hommes plus justes, plus droits, plus esclaves de leur parole et plus dévoués à leurs amis...»

M. James fut brusquement interrompu par un coup de fusil que tira un des chasseurs dont il parlait. Le même bruit réveilla Vincent et Arthur, qui sautèrent lestement hors de ce qu'ils appelaient leur hamac.

L'Américain venait d'adresser une balle à un cerf imprudent qui avait eu la funeste curiosité de voir défiler la caravane. Le chasseur avait entrevu sa tête à travers les

branches du buisson derrière lequel il était caché, et quoiqu'il y eût entre la bête et lui une distance de cent mètres, et qu'il l'aperçût à peine, il n'avait pas hésité à lâcher son coup de carabine.

Dès qu'ils furent sur pied, Vincent et Arthur virent le cerf se débattre convulsivement au milieu du buisson.

« Voilà notre souper, dit l'Américain en rechargeant sa carabine avec un soin minutieux.

— Mais il n'est pas mort, s'écria Vincent : s'il allait s'enfuir. »

L'Américain, qui savait assez de français pour comprendre ce que Vincent venait de dire, mais pas assez pour lui répondre dans la même langue, hocha la tête en souriant et adressa une phrase en anglais à M. James.

« Savez-vous ce que notre pourvoyeur me charge de vous dire ? reprit celui-ci; c'est que les daims et les cerfs qu'il tire gigottent quelquefois après le coup, mais ne se sauvent jamais... allez vous en assurer plutôt. »

Vincent ne se le fit pas dire deux fois, et suivi de près par son frère, il courut vers le buisson ; ils trouvèrent le cerf palpitant. La pauvre bête ne se débattait plus, mais elle n'était pas encore tout à fait morte; et Vincent, qui était parti bien décidé à l'achever avec la fourche aux pointes acérées dont M. James lui avait fait cadeau, fut tellement attendri des regards effarés et suppliants que lui lançait le cerf expirant, qu'il eut plus envie de pleurer que de frapper. Arthur faisait encore plus triste contenance que son aîné.

« Eh bien ! leur cria M. James qui s'avançait vers eux avec l'Américain, est-ce que vous ne voyez pas la bête ? Vous restez là plantés comme des piquets ! »

Ni Vincent ni Arthur n'eurent le courage de répondre ; le premier se contenta d'indiquer du doigt la place où gisait le cerf.

Le chasseur s'approcha de sa victime, examina le trou de la balle, qui était entrée un peu au-dessus de l'œil et avait traversé la tête de part en part ; puis la saisissant par les pieds de derrière, il la chargea sur ses épaules, la porta vers le chariot et la jeta dans la civière. Il fit tout cela avec la plus parfaite indifférence, et comme un homme complétement blasé sur de pareils exploits. C'était cependant un très-beau coup de fusil, qui eût fait jaser

pendant huit jours un chasseur parisien.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, M. James aperçut en avant du chariot une colline assez élevée; il s'écria joyeusement en frappant sur l'épaule de M. Canton :

« Prenons les devants et gravissons ce coteau : je vous montrerai le Pactole moderne, le Sacramento; celui-là du moins n'a pas une réputation usurpée comme son aîné, qui n'a jamais enrichi personne; car toutes les rivières qui sont ses tributaires roulent de l'or dans leurs sables. De là-haut nous verrons également le fort Sutter et la cité Sutterville, où j'espère bien que nous coucherons ce soir.

— Allons, répondit M. Canton... mais où est donc Vincent ?

— A l'arrière-garde, mon père, dit Arthur, avec son Américain qu'il ne quitte plus depuis que cet habitant des frontières lui raconte des histoires d'Indiens. Vincent ne rêve plus que Pawnies, que Cherokees et que Sioux. Moi, je commence à en avoir assez de tous ces héros à chevelures.

— Si Vincent est avec l'Américain qui parle français, reprit M. James, nous pouvons être tranquilles sur son compte, il est sous la protection du meilleur tireur des trois.

— En ce cas, marchons, dit M. Canton... Y a-t-il longtemps que le fort Sutter existe?

— Ce fort, répondit M. James, a été construit par un officier suisse qui arriva en Californie en 1839, et obtint du gouvernement mexi-

cain une vaste étendue de pays pour y fonder une colonie, à condition qu'il le ferait à ses risques et périls. A cette époque, personne ne songeait à chercher de l'or, et M. Sutter moins que personne : toutes ses vues étaient tournées vers l'agriculture.

La première chose dont s'occupa M. Sutter, ce fut la construction d'un fort dans lequel ses compagnons et lui pussent trouver un refuge si les tribus indigènes établies dans le voisinage leur cherchaient noise.

Il s'y prit avec tant d'habileté, fit preuve dans toutes ses relations avec les indigènes d'une si grande droiture, alliée à beaucoup de fermeté, qu'il se concilia leur estime et leur affection, au point de les amener à travailler à la construc-

tion de son fort, moyennant salaire, bien entendu. Les fossés qui en défendent l'approche, les murailles de deux mètres d'épaisseur qui forment son enceinte, les bastions qui flanquent ses angles, sont leur ouvrage. Quand cette forteresse fut achevée et garnie d'une quantité raisonnable de canons, il s'agit de lui donner une garnison. M. Sutter s'adressa aux Indiens qui l'avaient bâti, et en enrôla une cinquantaine; il les organisa militairement, les instruisit, les équipa, et aujourd'hui ils manœuvrent aussi bien et sont aussi disciplinés qu'une compagnie de vétérans anglais.

Tout en s'occupant des moyens de mettre son établissement à l'abri d'un coup de main, M. Sutter défrichait, plantait, labourait, récoltait, et quand la découverte de l'or

vint jeter dans sa colonie des flots d'émigrants, il était déjà parvenu à obtenir en 1848 une récolte de 12,000 hectolitres de céréales.

La cité Sutterville, située à environ cinq kilomètres du fort, se composait à cette époque de quelques fermes agglomérées; mais la dernière fois que j'y ai passé, c'était déjà une véritable ville, ayant ses rues, ses magasins, ses établissements d'utilité générale, ses quais, ses débarcadères le long du fleuve. On évaluait alors le nombre de ses maisons à plus de cent cinquante, et je suis certain que nous allons en trouver deux cents, peut-être trois cents. »

Au moment où M. James achevait ces paroles, il arrivait avec ses deux compagnons au sommet du coteau. Ainsi qu'il l'avait promis, il leur

montra le Sacramento coulant dans l'ouest à une distance de douze kilomètres environ, et le sommet des bâtiments du fort Sutter, qui pointaient au-dessus des arbres un peu plus dans le nord.

« Dites-moi s'il est possible d'imaginer une plus magnifique contrée que celle qui se déroule là devant nos yeux? reprit M. James. Quand bien même son sol ne contiendrait pas d'inappréciables richesses métalliques, la beauté de son climat, sa salubrité, sa fertilité, suffiraient pour en faire avant un demi-siècle une des provinces les plus florissantes des États-Unis (1). Voyez ces forêts magnifiques où les bois de construction abondent, ces

(1) Aujourd'hui la Californie forme un des États de l'Union américaine.

ruisseaux qui entretiennent partout la vie végétale, ces prairies capables de nourrir d'immenses troupeaux, ces terres dont la végétation spontanée atteste l'exubérante fécondité. Arbres à fruits, céréales, vignes, oliviers, cotonniers, légumes, tout ce qu'on y a semé, y croît comme par enchantement. »

Pendant que M. James, M. Canton et son fils avaient grimpé sur le coteau, d'où leur vue s'étendait librement au loin; pendant qu'ils examinaient le cours du fleuve, dont les eaux ressemblaient à un large ruban d'argent jeté sur un tapis de verdure; pendant qu'ils se communiquaient leurs impressions, le chariot avait continué de rouler et dépassé le point où ils se trouvaient. Vincent et son Américain, qui marchaient derrière, finirent par ar-

river également au pied de la colline ; or au moment où ils la longeaient, Arthur, perché sur un tronc d'arbre renversé, regardait de leur côté. Il aperçut son frère, et, saisissant l'instant où Vincent levait la tête, il prit son chapeau et l'agita en l'air. Vincent, toujours à l'affût d'une expédition quelconque, se mit aussitôt en devoir de rejoindre Arthur, et partit au pas de course, malgré la roideur de la pente.

L'Américain, surpris d'abord du brusque départ de son compagnon, en devina bien vite la cause en voyant à son tour Arthur; persuadé que celui-ci ne s'était pas écarté seul à une si grande distance du chariot, il laissa filer Vincent et continua son chemin. Mais à peine eut-il fait une trentaine de pas que,

se reprochant sans doute d'abandonner Vincent dans un pays où les ours n'étaient pas encore devenus très-rares, il suivit le jeune étourdi, qui avait pris sur lui une avance assez grande.

Une fois engagé dans la montée, Vincent cessa d'apercevoir Arthur, à cause des arbres et des buissons qui croissaient sur la colline ; mais comme cette colline était isolée au milieu de la plaine, le fils aîné de M. Canton ne s'en inquiéta guère, parce qu'il était certain que, malgré les détours auxquels le forçaient les obstacles qu'il rencontrait, il devait infailliblement, en s'élevant toujours, atteindre le sommet où l'attendaient Arthur et les personnes qui l'accompagnaient.

Le côté de la colline par lequel Vincent exécutait bravement son

ascension était beaucoup plus escarpé que celui qu'avait choisi M. James. A chaque pas il se trouvait arrêté par des fouillis de branchages infranchissables, par des ressauts de terrain, par des rochers à pic. Il appuyait tantôt à droite, tantôt à gauche, et ce n'était que grâce à mille crochets plus ou moins longs qu'il parvenait à se rapprocher de son but.

Tout à coup, en débouchant dans une espèce de petite clairière, formée par trois gros chênes dont l'ombrage épais et la végétation vigoureuse avaient affamé et étouffé les plantes et les arbustes qui rampaient à leurs pieds, Vincent se trouva face à face avec un jeune ourson de la hauteur d'un chien barbet, mais beaucoup plus massif et plus rond. A la vue de cette espèce de gros

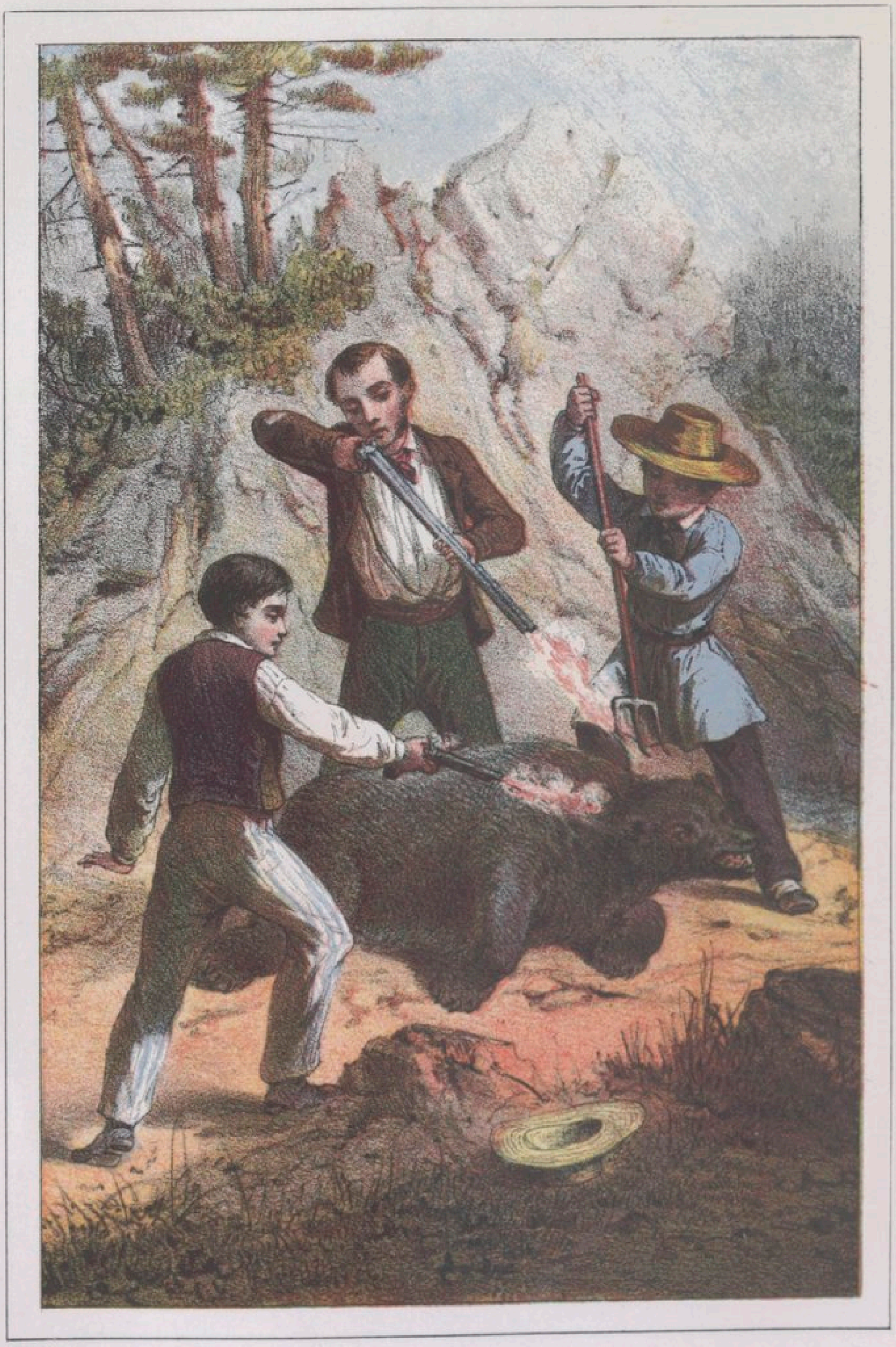
manchon, qui le regardait d'un air stupide et étonné et n'avait rien de bien terrible, le courage de notre héros s'enflamme; il met sa fourche en arrêt, fond sur l'ourson et lui porte un coup vigoureux. Il allait redoubler, quand un hurlement épouvantable retentit au-dessus de sa tête. Vincent lève les yeux et voit, sur la plus grosse branche d'un des trois chênes, une ourse monstrueuse qui, l'œil en feu, la gueule ouverte, remplissant l'air de grognements aigus et saccadés, descendait vers lui avec une rapidité effrayante. Vincent, éperdu, pétrifié, veut fuir et sent ses pieds cloués à terre. Déjà l'ourse, glissant le long du tronc qu'elle tenait embrassé avec ses larges pattes, allait toucher le sol, quand un coup de fusil éclate; la tête de l'animal heurte contre

l'arbre, et il tombe étendu sur le dos.

Vincent retrouve aussitôt l'usage de ses jambes, prend sa course comme s'il avait eu des ailes, franchit ou escalade tout ce qu'il rencontre, et va se jeter dans les jambes de son père, de M. James et d'Arthur, qui avaient entendu les burlements de l'ourse et volaient au secours du pauvre garçon. Au moment où ils retrouvaient Vincent, un second coup de fusil se fit entendre.

Quand Vincent put parler, il exposa en quelques mots ce qui venait de lui arriver.

« Tu es bien heureux, mon garçon, dit M. James, que l'Américain se soit trouvé par là; car c'est sa balle qui t'a sauvé la vie... Mais, s'il a affaire à une ourse grise, blessée et défendant son petit, notre



Mr Canton lui tira sa carabine à bout portant, tandis que Vincent lui déchargeait son pistolet, et qu'Arthur lui enfonçait sa fourche dans le flanc.

ami peut avoir grand besoin de nous. Courons à la clairière.

— Père, » s'écria Vincent, qui, à l'idée que l'homme auquel il devait la vie se trouvait en danger, avait retrouvé sa bravoure naturelle, « prête-moi un de tes pistolets. J'en ferai bon usage, va !

— En voici un ; mais reste à mes côtés, et ne tire que quand je te le dirai. »

M. James, qui connaissait parfaitement les localités, dirigea la marche de ses compagnons, qui entendirent bientôt les grognements plaintifs de l'animal. Ils pénétrèrent dans la clairière avec précaution. L'ourse, couverte de sang et assise sur son train de derrière, tenait dans une de ses pattes son petit qu'elle léchait. Elle paraissait expirante ; mais à l'approche de ses

ennemis elle se redressa en poussant un cri perçant, et s'élança vers eux. M. James lâcha son coup de feu, et la renversa de nouveau. Alors M. Canton courut à elle, et au moment où elle cherchait à se relever lui tira sa carabine à bout portant, tandis que Vincent déchargeait son pistolet, et qu'Arthur, qui avait ramassé la fourche abandonnée sur le terrain par son frère, l'enfonçait vaillamment dans les flancs de l'ourse. Elle agita encore pendant quelques instants ses énormes pattes ; mais bientôt un dernier frémissement parcourut tous ses membres, et elle expira, la tête tournée du côté où elle avait laissé son petit.

« Et notre Américain, où est-il donc ? demanda M. Canton.

—Tiens, père ; le vois-tu là-bas ?» dit Arthur, en indiquant avec son

doigt l'habitant des frontières qui, monté sur un quartier de roc à demi caché par les broussailles, d'où ses regards plongeaient dans la clairière, montrait sa tête entre deux grosses branches.

« Dieu soit loué, puisque nous sommes tous sains et saufs! » s'écria M. James, pendant que Vincent, Arthur et M. Canton confondaient leurs larmes et leurs embrassements.

« Oui, oui, embrassez-vous bien, continua M. James, car vous pouvez vous vanter de l'avoir échappé belle... Ce garçon-là surtout! il vaudrait mieux régler un compte avec une demi-douzaine de couguars (1), qu'avec une ourse de cette

(1) Le couguar est le lion d'Amérique. Beaucoup moins redoutable que le lion d'Asie et d'Afrique, quoique appartenant à la même famille, il lui est inférieur sous tous les rapports et manque totalement de crinière.

espèce défendant son petit. N'est-ce pas, pionnier ? »

Celui-ci, qui venait de rejoindre ses compagnons, fit un signe non équivoque d'assentiment; puis, s'approchant de l'ourse, il déposa son fusil, tira de sa ceinture un long couteau, et se mit à la dépouiller de sa peau avec une adresse et une rapidité qui annonçaient une grande habitude de ces sortes d'opérations.

« Voici pour vous, dit-il, en présentant à Vincent l'épaisse fourrure : chaque fois que vous dormirez dessus, rappelez-vous que ce n'est pas votre faute si vous n'êtes pas entré dedans par la gueule de l'animal : qu'aurais-je, moi, répondu à votre père si, au premier grognement de l'ourse, je n'avais pas trouvé ce rocher, d'où j'ai pu voir ce qui se passait dans la clairière ! Il faut

être né dans les villes pour avoir la folie d'attaquer avec une fourche un ourson, qui ne quitte jamais sa mère. »

L'Américain s'éloigna en achevant cette boutade...

« Votre ami n'est pas content, reprit M. James après avoir donné à l'Américain le temps de s'éloigner. Il suffit que vous fussiez avec lui pour qu'il se considérât comme responsable de vous, et vous comprenez combien il est blessé de voir que par votre imprudence vous ayez manqué de le mettre dans l'impossibilité de vous protéger.

« Si en effet une pointe de rocher, un arbre, une branche, un paquet de feuillage avait dérobé l'ourse à ses regards, au moment où elle allait se jeter sur vous, vous eussiez été mis en pièces avant qu'il eût pu

faire dix pas pour vous défendre. Il a fallu que Dieu permît que rien ne le gênât pour ajuster l'animal à la tête, car une balle en plein corps l'eût irrité un peu plus, et voilà tout. »

Vincent ne souffla mot. Il était encore sous l'impression du danger qu'il venait de courir, et sentait d'ailleurs toute la vérité des réflexions de M. James.

« Mais, reprit Arthur quand la petite bande se fut remise en marche pour rejoindre le chariot, comment l'ourse se trouvait-elle donc sur un arbre pendant que son petit était par terre ?

— Le chêne sur lequel elle était montée appartient à l'espèce qui produit des glands doux, dont les ours sont très-friands. Elle les cueillait et les jetait à son petit, encore trop

jeune et trop faible pour grimper. J'ai plusieurs fois trouvé des ourses ainsi occupées ; mais je me suis bien gardé de les déranger ou d'inquiéter leurs petits. L'ours gris (1) de ce pays-ci est un animal d'une force prodigieuse, et il est un tiers plus gros que tous ses congénères, à l'exception de l'ours blanc du nord de la baie d'Hudson. Toutefois, il est moins féroce que ce dernier, en ce sens qu'il attaque rarement l'homme qui le laisse tranquille. »

Le même jour la caravane arriva à Sutterville. M. James, qui avait pris les devants, attendait ses compagnons à l'entrée de la ville. Il leur

(1) L'ours gris pèse de quatre à cinq cents kilos. Ses pieds ont jusqu'à trente-trois centimètres de longueur, et ses griffes plus de quinze centimètres. On a vu, il y a cinquante ans, deux tribus indiennes de la vallée du Sacramento obligées d'abandonner un canton où ces animaux s'étaient établis et multipliés. WARDEN.

annonça que malgré ses recherches il lui avait été impossible de trouver un gîte pour la nuit, et qu'il fallait se résoudre à camper comme ils le faisaient tous les soirs depuis leur départ de San-José. Il leur indiqua un emplacement convenable, et en peu d'instants les bœufs furent dé-telés, les tentes dressées, et, malgré le voisinage d'une cité populeuse, nos voyageurs durent installer leur cuisine en plein air, et prendre toutes les dispositions qu'eût exigées un campement au milieu d'une contrée déserte.

VIII

SUTTERVILLE. — ARRIVÉE DE LA CARAVANE SUR LES BORDS DE LA RIVIÈRE DE LA PLUME. — INSTALLATION DE M. CANTON ET DE SES ENFANTS.

Le lendemain, M. Canton et ses fils voulurent se donner le plaisir de parcourir Sutterville. L'aspect de cette cité, qui n'avait mis que quelques mois à parcourir toutes les phases par lesquelles les villes comme

les hommes passent graduellement depuis leur berceau jusqu'à leur virilité ; l'aspect, dis-je, de cette cité avait un caractère d'originalité singulièrement frappant. Tout y portait l'empreinte de l'impatience et de l'improvisation. Les maisons formaient un assemblage de constructions de toute nature : aux unes il manquait des croisées ; le toit de celle-ci était moitié en joncs, moitié en matériaux plus solides ; celle-là, composée d'éléments dépareillés, semblait faite de pièces et de morceaux : l'architecte avait employé, non pour la terminer, mais pour la rendre habitable, tout ce qui lui était, pour ainsi dire, tombé sous la main.

Ajoutez à cela des rues bien alignées, des magasins provisoires où le prix des denrées est soumis à des

soubresauts qui confondent toutes les données commerciales, où tel objet qui ne vaudrait pas cinquante centimes à Paris se vend vingt-cinq francs, et où tel autre objet apporté de Londres se donne à meilleur marché que dans cette capitale. Dans ces rues, sur ces quais, dans ces magasins se démène une population de toutes couleurs, car chaque contrée du globe y a envoyé son contingent : la Chine qui retient ses enfants chez elle, comme l'Angleterre qui les égrène partout.

Nos voyageurs allèrent également visiter le fort Sutter, éloigné de la ville d'environ six kilomètres. Un chemin qu'ombragent des chênes magnifiques y conduit.

Deux jours pleins suffirent à M. James pour terminer ses affaires à Sutterville, et la caravane se remit

en route pour sa destination définitive.

La rivière de la Plume se jette dans le Sacramento, à environ cinquante kilomètres plus au nord que la Fourche américaine. La rivière de la Plume, profondément encaissée, puisque ses berges ont près de dix mètres d'élévation au-dessus du niveau ordinaire de ses eaux, déborde néanmoins tous les ans pendant la saison des pluies. En tout temps son courant est rapide et charrie une grande quantité de sables et de graviers. On ne trouve, ni dans son lit, ni sur ses bords, aucune pierre, car on ne peut donner ce nom aux agglomérations de graviers liés ensemble par une espèce de ciment, qui sont assez communs dans ces lieux.

L'emplacement où M. James avait

décidé qu'il s'établirait était situé sur la rive septentrionale de la rivière de la Plume, à cent kilomètres de son embouchure ; il avait choisi à dessein ce point éloigné, et n'offrant que très-peu de ressources à ceux qui n'emportaient pas avec eux toutes les choses nécessaires à la vie. De cette façon il ne devait pas être importuné ni entravé dans ses travaux par ces chercheurs d'or qui se rendent aux mines sans outils, sans vivres, courent incessamment d'un lieu à un autre, et qu'on ne peut laisser mourir de faim et de misère à côté de soi, quand leurs exigences et leur humeur querelleuse ne vous forcent pas à les chasser du placer, où ils gênent toujours les mineurs sérieux sans grand profit pour eux-mêmes.

Aucun incident digne d'être raconté ne signala le voyage de la

caravane depuis Sutterville jusqu'à l'endroit où ceux qui la composaient devaient s'installer pour quelques mois. Leur plus grande inquiétude était de trouver la place occupée. Le cinquième jour de leur départ, M. James prit dès le matin les devants avec l'un des Américains, et atteignit, après six heures de marche, la colline boisée au pied de laquelle il comptait se fixer. Des traces évidentes, telles que des fouilles et les restes d'une cabane, attestaient que ce lieu avait été visité par des mineurs.

« Il paraît, dit l'Américain à son compagnon, qu'on nous a devancés ici, mais que ceux qui y sont venus n'ont pas trouvé la place bonne, puisqu'ils l'ont abandonnée.

— Ils l'auront probablement quittée, répondit M. James, parce que

la famine les aura chassés. Partis comme tant d'autres sans provisions, peut-être sans une couverture pour s'envelopper pendant la nuit, ces pauvres gens, après être tombés sur un placer où ils eussent pu faire leur fortune en quelques mois, auront été obligés de s'en retourner faute d'un baril de biscuit.

— Mais peut-être sont-ils partis parce qu'ils ne trouvaient rien ? reprit l'Américain.

— Parce qu'ils ne trouvaient rien ! s'écria M. James, allons donc. Je connais le terrain où nous sommes, et si, au lieu de travailler pour votre compte, mon cher pionnier, vous voulez travailler pour le mien, je vous offre quatre-vingts francs par jour pendant tout le temps que nous passerons ici. Vous voyez que je suis sûr de mon fait. Nous devons

facilement laver bien près de deux onces d'or (1) par homme chaque jour. »

L'assurance de M. James dissipa une partie des craintes de l'Américain ; accoutumé à se tirer d'affaire partout où il se trouvait, il ne comprenait cependant que très-difficilement comment les mineurs dont il voyait les travaux commencés avaient pu abandonner un placer aussi productif que le prétendait son compagnon, faute de moyens de subsistance. Il ne savait pas jusqu'où la majeure partie des émigrants européens poussent souvent l'imprévoyance, et combien leur éducation, leurs habitudes et leurs besoins,

(1) L'once d'or représente à San-Francisco une valeur d'environ 85 fr. de notre monnaie, 16 dollars américains. La valeur légale de l'or pur en France est de 3,444 fr. 44 c. le kilogramme.

développés par la vie civilisée, les rendent peu propres à se suffire à eux-mêmes dans une contrée où il ne faut compter que sur soi.

En attendant l'arrivée de la caravane, M. James et son compagnon examinèrent le terrain et cherchèrent l'emplacement le plus convenable pour établir leur camp; ce ne fut qu'après avoir tenu compte d'une foule de considérations auxquelles tout autre homme qu'un pionnier américain n'eût certainement pas songé, qu'ils firent leur choix définitif. C'était un petit plateau formé par la croupe d'une espèce de contrefort qui s'appuyait contre une colline assez haute. Ce plateau, d'un accès facile, dominait la plaine, au milieu de laquelle coulait la rivière, quoiqu'il ne s'élevât au-dessus d'elle que de six

à huit mètres. Une source suintant à travers les fissures d'un rocher, l'ombrage des grands arbres qui croissaient sur les flancs de la colline, et dont les branches s'étendaient au-dessus du plateau, offraient à la fois un abri naturel contre les ardeurs du soleil et une eau limpide pour se désaltérer. Enfin la situation du camp, adossé contre un escarpement presque à pic, et placé sur une élévation d'où la vue s'étendait au loin, le mettait à l'abri de toute surprise, et rendait sa défense facile en cas d'attaque de la part d'une bande de maraudeurs indiens.

Il faisait nuit close lorsque le chariot parut avec ceux qui ne l'avaient pas quitté ; il fallut donc remettre au lendemain son déchargement, et la construction des loges ou cabanes destinées à servir de demeure à nos mineurs.

Au point du jour tout le monde fut sur pied. Les Américains, accoutumés à se servir de la hache, qu'ils maniaient avec une adresse étonnante, se chargèrent d'abattre les arbres, dont les troncs, coupés de longueur égale, posés l'un sur l'autre et maintenus par des entailles pratiquées à leurs deux extrémités, devaient former les murailles des loges.

Pendant que les Américains jetaient par terre, en quelques coups de hache, des arbres de la grosseur de la cuisse d'un homme et les dépouillaient de leurs branches; pendant que l'hercule hollandais transportait les moins lourds et roulait les plus gros sur le plateau; pendant que M. James et M. Canton déchargeaient le chariot, Arthur et Vincent coupaient avec un instrument qui

tenait le milieu entre une serpe et une faucille les joncs destinés à la toiture des maisonnettes.

L'Espagnol seul s'occupait du travail qui devait bientôt employer toutes les heures de ses compagnons. Armé d'une sébile de bois, nommée *batea* dans le pays, dont le plus grand diamètre est de trente-cinq centimètres, il la remplissait aux deux tiers de sable pris au fond d'une petite anse formée par la rivière, où l'eau, au lieu de suivre l'impulsion du courant, tournoyait lentement.

Quand il avait ainsi rempli sa sébile, il délayait avec la main le sable qu'elle contenait, puis inclinait doucement la sébile, de manière à en faire écouler toute l'eau. Cette eau entraînait avec elle les parties les plus ténues et les plus

Ils se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux, et tâchèrent d'imiter le mieux possible la manière d'opérer de l'Espagnol

légères du sable. Il continuait le même manége, puisant et versant alternativement de l'eau sans cesser d'agiter le vase, de façon à imprimer un mouvement rotatif à tout son contenu, jusqu'à ce qu'il ne restât plus au fond de la sébile que l'or, une espèce de sable ferrugineux et de petits cailloux de diverses grosseurs. Alors il ôtait les cailloux avec la main, et versait sur une toile, étendue sur le rivage, l'or et le sable métallique, pour en opérer la séparation plus tard.

Cette séparation s'obtient par un procédé fort simple, mais qui n'est praticable que dans des pays où l'or se trouve en abondance, comme en Californie, parce qu'on en perd une notable quantité. Il consiste à exposer au feu l'or et le sable, à le dessécher complétement et à vanner

énergiquement le tout. Le sable, devenu plus léger par la dessiccation, s'envole et se sépare des paillettes d'or; mais il est constant qu'il entraîne avec lui les paillettes les plus ténues, dont le poids n'est pas assez grand pour résister au courant d'air produit par le vannage.

Sur la prière de M. James, l'Espagnol consentit à donner une leçon à M. Canton et à ses fils. On leur prêta à chacun une batea, celles qu'ils possédaient n'étant pas encore déballées. Ils se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux, et tâchèrent d'imiter le mieux possible la manière d'opérer de l'Espagnol. Chose singulière, ce fut Arthur qui s'y prit le mieux au commencement, quoique, en lavant son sable et en versant son eau, il laissât échapper plus de paillettes d'or qu'il n'en trouva, à la fin

de l'opération, au fond du vase. M. Canton n'en obtint que quelques parcelles. Quant à Vincent, toujours trop vif et trop brouillon, il lava si bien son sable, que le seul résultat de son coup d'essai fut une poignée de cailloux ; tout l'or était parti avec l'eau, versée avec trop peu de précaution.

Il avait été convenu entre les personnes composant la caravane que, jusqu'à ce que les loges fussent achevées, les Américains qui s'étaient chargés de leur construction recevraient, à titre d'indemnité, les trois quarts de l'or qui serait récolté par leurs compagnons. L'avantage de cet engagement, proposé par M. James, devint bientôt évident; car les trois Américains, gens experts dans le maniement de la hache, et habitués à construire des

cabanes avec des troncs d'arbres, en achevèrent deux en trois jours : l'une pour M. Canton et ses fils, et l'autre pour le reste de la bande. La première avait quatre mètres de côté, et l'autre huit. Elles étaient toutes les deux de forme carrée, et n'avaient d'autre ouverture qu'une porte basse et étroite, dont le battant, fixé par des gonds faits avec une branche flexible, était lui-même formé d'un clayonnage épais et excessivement serré.

Dès que M. Canton et ses enfants eurent leur maisonnette, ils y transportèrent leurs outils, leurs provisions, leurs effets, et procédèrent à leur emménagement. Ils ouvrirent leurs caisses, leurs barils, et passèrent leur matériel en revue. A leur grande satisfaction, ils trouvèrent leur biscuit, leurs légumes

secs, leurs salaisons, leur riz en bon état, et le soir, après une journée employée à mettre tout en place, ils se couchèrent pour la première fois, enveloppés chacun d'une couverture de laine, dans les hamacs qu'ils avaient apportés de Paris.

IX

COMMENCEMENT DES TRAVAUX DE M. CANTON ET DE SES FILS. — LE CRADLE. — SUCCÈS COMPLET.

Le lendemain, M. Canton, Vincent et Arthur se mirent à l'œuvre, après avoir prié le Seigneur de bénir leurs travaux.

La veille ils avaient monté leur *cradle*, appareil destiné au lavage

des sables aurifères et beaucoup plus expéditif que la batea, avec laquelle le lavage n'est réellement fructueux que lorsque celui qui s'en sert la manie avec la dextérité et l'adresse qu'une longue habitude peut seule vous donner.

Ce cradle, auquel M. Canton avait fait donner des dimensions un peu plus faibles que celles qui sont généralement adoptées, afin d'en rendre la manœuvre plus facile, se composait de deux pièces principales.

La première était une bascule en tous points semblable à celle qui supporte les chevaux de bois sur lesquels se balancent les enfants.

La seconde pièce était un coffre en bois, ouvert par le haut et par le bas, et sensiblement évasé.

L'orifice supérieur de ce coffre se trouvait fermé par une grille en fil

de fer, dont les interstices étaient calculés de manière à ne laisser passer que le sable et à retenir les pierres et le gravier.

Une seconde grille, beaucoup plus serrée que la première, et de forme concave, bouchait le coffre en dessous, et ne se laissait traverser que par l'eau et par le sable, que cette eau tenait en suspension.

Enfin le coffre en question était porté par quatre pieds sur la bascule, absolument comme un cheval de bois.

Quand M. Canton, Vincent et Arthur eurent installé leur cradle au bord de la rivière, sur un terrain bien uni, voici comment ils opérèrent.

Arthur mit l'appareil en mouvement au moyen de la corde attachée à l'une des extrémités du coffre :

M. Canton puisa du sable à l'aide d'une large pelle, et le jeta sur la grille supérieure, tandis que Vincent, de son côté, y versait de l'eau à pleins seaux.

Qu'arriva-t-il? les pierrailles et les gros graviers restèrent sur la première grille, que l'eau et le sable traversèrent pour tomber sur la seconde grille. Là, par suite du mouvement oscillatoire imprimé au cradle et de l'eau qui arrivait à flots, le sable finit par se délayer et par être entraîné dehors, abandonnant, dans la partie la plus basse de la seconde grille, tout l'or qu'il contenait, mêlé au résidu ferrugineux, complétement indélayable, que l'on trouve également en employant la batea, et dont on le débarrasse par la dessiccation et le vannage.

Le cradle, comme on le voit, agit de la même manière que la batea : seulement, la bascule et les grilles remplaçant les mouvements qu'il faut imprimer avec la main à la batea, l'emploi du cradle non-seulement n'exige pas une dextérité qui ne s'acquiert qu'à la longue, mais il opère beaucoup plus efficacement et plus rapidement que la sébile.

Au bout d'une heure de travail, M. Canton cessa de jeter du sable dans l'appareil, et quand celui qui s'y trouvait fut délayé, Vincent enleva la première grille, pour recueillir l'or et le sable qui s'étaient amassés sur la seconde grille.

M. James, qui manœuvrait un peu plus bas un cradle pareil à celui de M. Canton, mais un tiers plus grand, en voyant les Parisiens, comme il les appelait, suspendre

leurs travaux, crut que quelque chose s'était dérangé dans leur appareil et vint obligeamment pour les aider.

« Ho! ho! dit-il quand il fut près d'eux, il paraît que nos jeunes gens n'ont pas la patience d'attendre jusqu'au déjeuner pour s'assurer si le sable rend bien... Je comprends votre curiosité; mais il ne faut pas y céder habituellement, surtout à cette heure où le soleil n'est pas encore trop chaud. C'est le bon moment pour abattre de l'ouvrage; car vous sentirez combien au milieu du jour les rayons du soleil, reflétés par la grève, sont lourds à supporter!... Voyons votre butin, ajouta M. James, en prenant une poignée de minerai et en l'examinant en connaisseur... Aux innocents les mains pleines! s'écria-t-il bientôt en rejetant dans

le vase où Vincent l'avait mise la poussière noire toute parsemée de brillantes paillettes. « Avec votre cradle en miniature, qui n'est qu'un joujou d'enfant à côté du nôtre, vous aurez fait ce soir une aussi bonne journée que nous. Cependant ne comptez pas sur de semblables résultats tous les jours.

— Allons, père, vite, à l'ouvrage, pendant que cela va bien ! dit Vincent, dont le front était baigné de sueur.

— Oui, répondit M. Canton, pour qu'avant une heure tu sois sur les dents. Reposons-nous, au contraire, pendant un quart d'heure. Notre santé avant tout : n'imitons pas ces gens qui en voulant trop gagner se sont tués à la peine. Quand nous serons plus habitués à ce genre de travail, nous ferons de plus longues

séances ; mais, en attendant, toutes les heures nous nous arrêterons un instant pour reprendre haleine, et de midi à trois heures, au lieu de laver ici en plein soleil, nous nous occuperons là-haut, à l'ombre des arbres, à sécher et à vanner notre minerai. »

Cet arrangement si sage ne satisfit que médiocrement le jeune homme, qui prétendait n'être pas plus fatigué qu'en sortant de son hamac.

Ce fut seulement le lendemain matin, en se réveillant, que Vincent reconnut que son père avait eu grandement raison de modérer son ardeur de la veille. Il pouvait à peine remuer le bras droit, dont il s'était servi pour puiser de l'eau, et, comme il avait dû se baisser à chaque instant, son épine dorsale lui semblait aussi roide qu'une barre de fer.

Il se leva pourtant, et voulut faire bonne contenance.

En le voyant marcher tout d'une pièce et faire la grimace chaque fois qu'il levait son bras, M. Canton lui prit affectueusement la main, et lui dit :

« Te voilà avec une courbature bien conditionnée, mon cher enfant! Pour en avoir trop fait hier, tu seras obligé de te reposer aujourd'hui, et nous de renoncer à nous servir de notre cradle, que nous ne pouvons manœuvrer, ton frère et moi. Je m'attendais bien à ce contre-temps en remarquant la manière dont tu te démenais hier, au lieu de travailler posément. Le courage, l'activité, l'entrain sont d'excellentes qualités; mais il ne faut jamais en prendre au-dessus de ses forces, quand on veut faire feu qui dure.

— Père, dit Arthur, je sais un moyen de faire marcher notre cradle. Ce n'est pas fatigant du tout de le mettre en mouvement : une fois parti, il se balance tout seul. Hier, je n'ai, la moitié du temps, employé qu'une main. Que Vincent prenne aujourd'hui ma place : avec son bras gauche, qui est en bon état, il tirera la corde, et moi je verserai l'eau ; seulement, au lieu de remplir le seau jusqu'aux bords, comme il le faisait, je ne le remplirai qu'à moitié, pour le soulever plus facilement. Si je sens que cela me fatigue trop, nous pourrons toujours laisser là le cradle, pour revenir à nos sébiles. »

M. Canton approuva l'idée d'Arthur. Elle fut aussitôt mise à exécution, à la grande satisfaction de Vincent, qui eût été désolé s'il

avait fallu, à cause de lui, laisser chômer le cradle.

Le pauvre garçon, si pétulant la veille, s'assit gauchement sur le sable, et, prenant la corde, fit osciller l'appareil. Comme M. Canton lui donna le branle, et qu'il ne fallait pas une grande force pour entretenir le mouvement, Vincent suffit à sa tâche, et le lavage, tout en marchant moins vite que le jour précédent, s'effectua très-convenablement. Arthur ménagea si bien ses petites forces, évita si prudemment de les consumer en pure perte par des prouesses inutiles, qu'il tint bon jusqu'au soir et que le cradle fonctionna autant de temps que la veille.

Pendant les trois mois que M. Canton et ses jeunes gens passèrent aux bords de la rivière de la Plume,

rien ne vint troubler leurs travaux. Grâce aux précautions hygiéniques dont ils ne s'écartèrent pas un seul instant, ils jouirent constamment d'une excellente santé, malgré les rudes travaux auxquels ils se livrèrent. Comme ils étaient obligés, pour puiser du sable, de rester dans l'eau jusqu'aux genoux, M. Canton suspendit toujours le lavage pendant les heures du jour où le soleil dardait ses rayons avec trop d'ardeur. Il évita également de s'exposer à la fraîcheur des nuits. Malgré l'élévation de la température, il garda toujours une chemise de laine, et ne permit pas à ses enfants de quitter la leur. Jamais ils ne se mettaient à l'ouvrage avant d'avoir bu un doigt de vin et mangé un biscuit, et ils faisaient leurs trois repas avec la régularité d'un pensionnat.

Jusqu'à leur départ, ils trouvèrent dans M. James un ami dévoué, qui leur rendit une foule de petits services, et ils n'eurent avec ses compagnons que des rapports de bon voisinage. Quand la mauvaise saison força tous les gens du placer à se retirer avant le débordement périodique de tous les cours d'eau du pays, M. Canton s'en retourna avec M. James et ses associés. Seulement ils ne prirent pas la même route qu'en venant.

Ils se rendirent à Sutterville, et là s'embarquèrent sur le bateau à vapeur qui fait un service régulier entre cette cité et San-Francisco. Malgré la cherté des places (on payait vingt-cinq dollars par personne), le bateau était tellement encombré de voyageurs, qu'il eût été impossible de faire un long trajet dans une pa-

reille presse ; mais il ne s'agissait que d'y rester quinze heures.

M. Canton, dont la campagne avait été si fructueuse qu'il se trouvait possesseur d'un capital considérable (il avait recueilli près de cent onces d'or), en expédia une partie en Europe, tant pour rembourser son ami des avances qu'il lui avait faites que pour payer les denrées dont il réclamait l'envoi. Il acheta avec le reste un lot de terre dans les environs de la mission de Santa-Cruz, au nord de la baie de Monterey. Ce fut M. James qui le dirigea dans cette acquisition, située au milieu d'un pays fertile et délicieux où tous les végétaux de la France réussissent à merveille.

M. Canton y était l'année dernière, s'occupant d'agriculture. Il a dû depuis tenter une nouvelle campagne

au placer où il avait été si heureux la première fois. Sa dernière lettre arrivée en France est datée du jour qui précéda son départ pour la rivière de la Plume. Il faisait partie d'une compagnie de mineurs organisée par M. James.

X

LES MISSIONS.

Jusqu'à la révolution qui éclata au Mexique en 1835 et transforma cette colonie espagnole en un État indépendant, les religieux de l'ordre de Saint-François s'occupaient avec autant de zèle que de succès à convertir à la foi les diverses tribus indiennes répandues sur l'immense

territoire de la Californie, et à les initier aux bienfaits de la vie civilisée.

Dans ce but, ils avaient fondé de grands établissements, à peu près tous construits sur le même plan. Ils se composaient d'une vaste cour carrée, environnée de bâtiments qui l'enclosaient de tous côtés. Cette cour était ordinairement très-bien tenue, plantée de grands arbres et décorée de fontaines et de bassins.

Chacun des quatre corps de logis, dont toutes les ouvertures donnaient sur la cour, était affecté à une destination spéciale. Le plus important renfermait l'église, les appartements des religieux, l'infirmerie, les chambres destinées aux étrangers et l'école.

Les magasins, les ateliers des

forgerons, des menuisiers, des tisserands, des tailleurs, étaient répartis dans les deux autres ailes, et dans la quatrième se trouvait tout l'attirail d'une grande exploitation agricole.

Tout autour de l'établissement régnaient des jardins, au delà desquels s'élevait le village des Indiens qui s'y étaient attachés. Ce village se composait de plusieurs rangées de huttes et de maisonnettes bâties selon le goût du propriétaire, mais symétriquement alignées de manière à former des rues se coupant toutes à angle droit.

C'est à ces établissements que leurs fondateurs donnèrent le nom de *missions*.

« La loi fondamentale qui avait présidé à l'établissement des missions, dit un savant voyageur,

M. de Mofras, qui les visita en 1822, c'est que le produit des travaux et le sol même appartiennent aux Indiens qui l'exploitent; les religieux en étaient seulement les administrateurs et les directeurs, et avaient pris au sérieux leur belle maxime : *Pater est tutor ad bona Indiorum.* Le Père n'est que le tuteur de la fortune des Indiens. »

Les familles indiennes qui s'attachaient à une mission devaient accepter un règlement et s'y soumettre en tout point sous peine d'exclusion. Ils recevaient en échange de leur travail une nourriture saine et abondante, des vêtements, des secours dans leurs maladies, et une part dans les bénéfices de l'exploitation.

« Les Pères, dit encore M. de Mofras, avaient résolu le grand problème de rendre le travail attrayant.

Ils avaient aussi fait comprendre aux Indiens qu'étant groupés autour des missions ils étaient à l'abri des attaques des tribus hostiles, et qu'ils trouvaient plus facilement et plus sûrement leurs moyens de subsistance en se livrant aux travaux faciles et variés des missions qu'en les cherchant dans les produits incertains de la chasse.

« Bien que l'intelligence peu développée des Indiens ne leur permît pas toujours d'entrevoir toute la grandeur des mystères de la religion, les Franciscains, à l'aide de notions claires, parvenaient à les instruire et à leur apprendre le catéchisme. Ils s'appliquaient surtout à développer en eux l'instinct moral et des goûts laborieux. Leurs rapports avec les indigènes étaient tout paternels. Ils se tutoyaient et

se traitaient mutuellement de *père* et de *fils*. »

Il est pénible de dire que les nouvelles autorités mexicaines ne comprirent pas les avantages qui résultaient pour le pays de pareils établissements. Ils attachaient les Indiens au sol, auraient fini par leur faire oublier totalement leur vie errante, et les eussent transformés en artisans laborieux, en agriculteurs habiles. La direction en fut enlevée aux moines; et dès ce moment les missions déclinèrent avec une telle rapidité, que la plupart sont abandonnées et tombent en ruine. « C'est surtout aujourd'hui, remarque judicieusement le voyageur déjà cité, que les Indiens, après avoir vu les missions élevées par leurs propres mains, les bestiaux réunis par leurs soins, pil-

lés et détruits, doivent regretter amèrement l'administration de ces hommes charitables qui savaient allier la bienveillance à la plus stricte équité, et auprès desquels ils trouvaient toujours des secours dans leurs besoins et des consolations dans leurs peines. »

FIN.

TABLE

PAGES.

I. — M. Canton et ses enfants. 1

II. — Traversée du Havre à New-York. . . 11

III. — Traversée de New-York à Chagres. . 31

IV. — De Chagres à Panama. 39

V. — De Panama à San-Francisco. 59

VI. — Baie de San-Francisco. — Débarquement. — M. James raconte sa première campagne aux mines d'or. 71

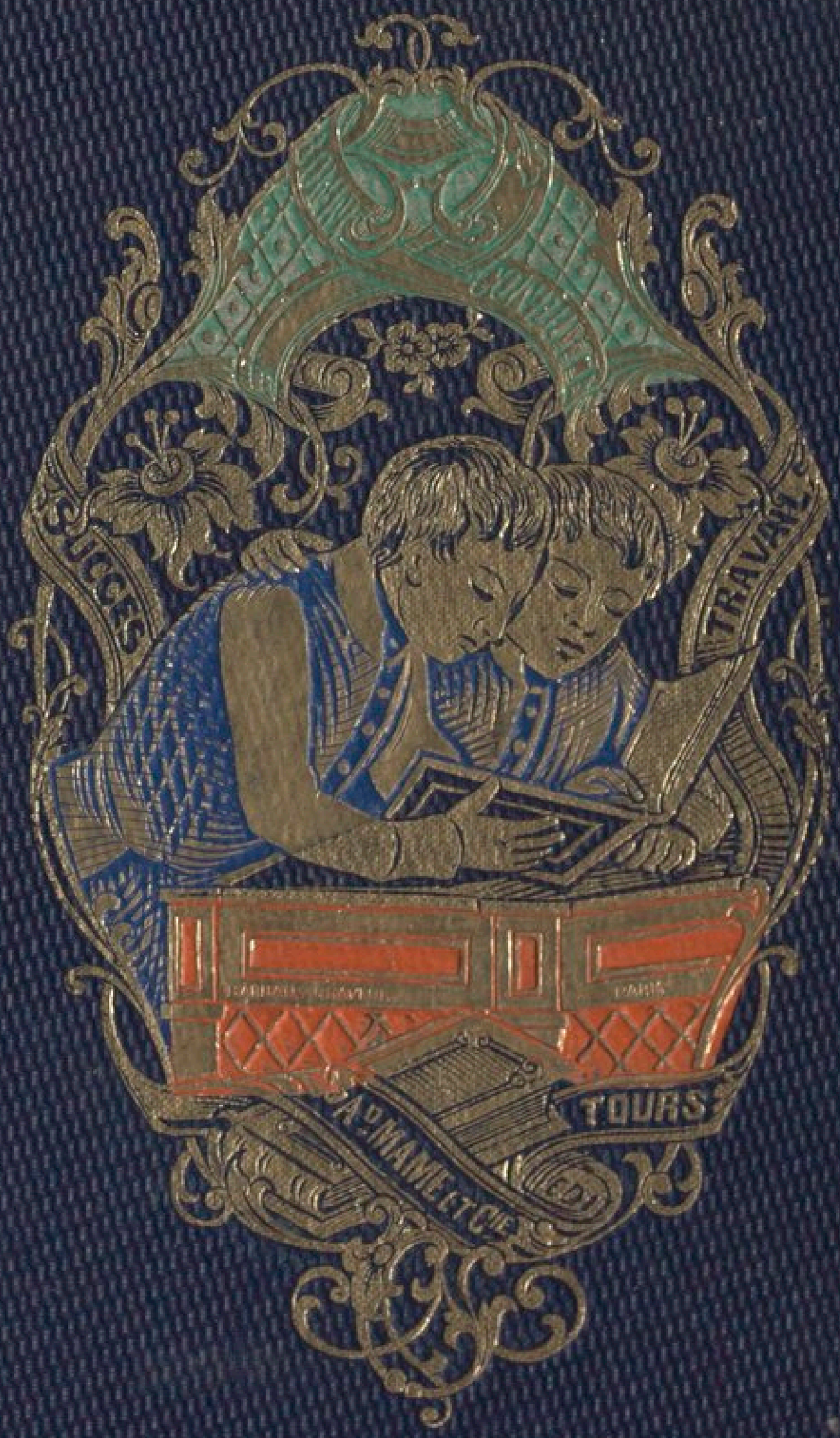
VII. — De San-Francisco à Sutterville par la vallée des Tulares. 103

VIII. — Sutterville. — Arrivée de la caravane sur les bords de la rivière de la Plume. — Installation de M. Canton et de ses enfants. 145

IX. — Commencement des travaux de M. Canton et de ses fils. — Le cradle. — Succès complet 163

X. — Les Missions. 179

TOURS, IMP. MAME.


SUCCÈS
TRAVAIL
TOURS
ADMAME TICE